

Sewrin, Charles Augustin
Danain

Sewrin

Copy signed by the author on cover.

Demain ou la filleule

1834



Demain!

OU

LA FILLEULE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. SEWRIN.

Représentée pour la première fois, à ROUEN, sur le Théâtre des Arts, le 10 Octobre 1834.

Hommage de l'auteur à Madame Cuny.
Sewrin



ROUEN.
FRANÇOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
33, GRANDE RUE.

PARIS. — BARBA, LIBRAIRE, — PALAIS-ROYAL.

1834.

DEMAIN!

OU

LA FILLEULE.

ROUEN. IMPR. DE NICÉTAS PERIAUX.

Demain!

OU

LA FILLEULE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR M. SEWRIN.

Représentée pour la première fois, à ROUEN, sur le Théâtre des Arts, le 10 Octobre 1834.



ROUEN.
FRANÇOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
33, GRANDE RUE.

PARIS. — BARBA, LIBRAIRE, — PALAIS-ROYAL.

1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE VERVILLE, homme veuf de 50 ans.	M. ALEXANDRE.
LAURE, sa fille.	Mlle LAIGNELET.
PAUL, son fils.	M. JOURDAIN.
PAULINE, filleule de M. De Verville, 20 ans.	Mme ALEXIS.
Le Baron DE VILMONDE, veuf de 60 ans.	M. LOUIS.
LAURENT, domestique de Paul, ou plutôt son Mentor. (C'est M. de Verville qui l'a attaché au service de son fils. Caractère caustique et malin, mais d'une probité sûre.)	M. TISTE.
Mme DUCLOS, vieille gouvernante de Laure.	Mme LOUIS.
M. RICHOMME, notaire.	M. MOUCHOT.
LAROCHE, vieux paysan.	M. HEURTEL.
JEANNE, sa femme.	Mlle ANNA.
GENEVIÈVE, sa fille.	Mlle BROCHARD.

Plusieurs domestiques. Villageois et Villageoises de la terre de M. de Verville.

La scène se passe au château de Verville, à quelques lieues de Paris.

Demain!

OU

LA FILLEULE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

Un Jardin. — A gauche un Pavillon, une table en pierre, des chaises.

SCÈNE Ire

Mme DUCLOS, LAURENT.

LAURENT, *botté, éperonné et un fouet à la main.*

Oui, madame Duclos, je vous fais mes adieux,
Je pars.

Mme DUCLOS, *déposant sur une table deux pots de fleurs.*

Vous partez?

LAURENT, *avec emphase.*

Oui, je quitte ces beaux lieux,
Ce séjour innocent, cet asile champêtre
Où l'on peut soupirer à l'ombrage d'un hêtre!...
Ces bois sombres, touffus, où l'amour se plairait,
Si dans quelques détours la beauté s'égarait;

Mais cet abri si frais, solitude profonde,
Ne convient qu'à des gens qui veulent fuir le monde ;
Le calme, le silence y règnent jour et nuit !...
Ce silence, après tout, n'a rien qui nous séduit :
Mon jeune maître est las d'un repos qui le tue ;
Moi-même, à son exemple, en vain je m'évertue
A créer des plaisirs, quelque distraction,
Nous mourons de tristesse et d'inanition !
La campagne à vos yeux est toujours ravissante,
Malgré ce qu'on en dit, la ville nous enchante !
Nous fuyons vos coteaux, vos champs, vos prés fleuris,
Et nous allons enfin respirer à Paris.

Mme DUCLOS.

Oh ! oh !.. monsieur Laurent !.. d'où vous vient ce langage,
Ce ton léger, badin, cet air de persifflage...
Qui vous ferait passer pour un homme important ?
J'ai peine à vous entendre, et j'écoute pourtant.

LAURENT.

Eh ! madame Duclos, dans ce lieu solitaire,
Depuis plus d'un grand mois !... qu'ai-je eu de mieux à faire
Qu'à perfectionner mon éducation ?

Mme DUCLOS.

C'est bien, mais à quoi tend cette perfection ?

LAURENT.

Vous avez de chez vous écarté les soubrettes :
N'y trouvant plus personne à qui conter fleurettes,
J'ai su de mes loisirs tirer quelque profit ;
A défaut de mon cœur, j'ai nourri mon esprit.
J'ai lu... j'ai beaucoup lu... des livres de mérite...
Dont les éditions ont disparu très vite...

Des ouvrages prônés, vantés par les journaux,
Des chefs-d'œuvre enfin... tous les romans nouveaux
Dont vient de s'enrichir notre littérature !...

Mme DUCLOS.

A d'autres !... laissez donc !.. la belle nourriture !

LAURENT.

Chut ! ne plaisantez pas... rien n'est plus sérieux !
Consultez, là-dessus, l'oracle de ces lieux.

Mme DUCLOS.

La sœur de monsieur Paul ?...

LAURENT

Mademoiselle Laure.
Auprès d'elle, vraiment, je suis un sot encore.
Mais je me formerai... J'ai lu tous les écrits,
Les vers qui, chaque jour, lui viennent de Paris,
Et je n'en manquais pas, car, dieu merci, nous sommes
Dans le vrai siècle d'or... le siècle des grands hommes !
Le génie, aujourd'hui, n'étant plus opprimé,
Jamais on n'a, je crois, tant imprimé, rimé !...
Hommes, femmes, enfans, tout le monde fabrique
Son journal, son roman, son conte fantastique ;
Tout le monde est auteur... la gloire a tant d'attraits !...
Et, moi-même, enfin, moi qui vous parle, j'ai fait,
Sans savoir l'orthographe, une chanson à boire !
Je l'ai faite, ma foi... comme on écrit l'histoire !

Mme DUCLOS.

Et moi, je vous soupçonne un tant soit peu timbré.

LAURENT.

Je le suis en effet... ou je le deviendrai.

Oui, madame Duclos... ma respectable amie,
Vous n'échapperez pas à cette épidémie,
Si dans ce vieux château vous restez plus long-temps.

Mme DUCLOS.

Comment?... qu'y fait-on?...

LAURENT, *changeant de ton.*

Tout... à l'envers du bon sens.
Votre maître, le mien, votre jeune maîtresse,
C'est à qui de tous trois a le moins de sagesse.
—Combien les insensés se préparent de maux!...
Vous ne voyez donc rien, vous, madame Duclos?

Mme DUCLOS.

Si... je vois que Monsieur est estimé, qu'on l'aime,
Qu'il est bon, généreux, d'une indulgence extrême...

LAURENT.

Dites d'une faiblesse!... et vous aurez raison.
Comment gouverne-t-il ses enfans, sa maison?...
Son fils qui l'étourdit par mille extravagances....
Sa fille qui se livre à de folles dépenses,
Se croit un bel esprit, laisse négligemment
Cent volumes épars dans son appartement,
Affecte d'étaler et sa harpe, et sa lyre,
Et vingt partitions qu'à peine elle sait lire,
Charge un beau chevalet d'un tableau commencé,
Auquel depuis trois ans elle n'a plus pensé;
S'imaginant chanter avec goût et méthode,
Fredonne à tout propos quelques airs à la mode;
N'aime personne ici, maltraite tous les gens,
Vous-même... et, dédaignant d'honnêtes prétendans,
Attend avec fierté que le sort à sa guise
Lui présente un marquis... qui la fasse marquise!

Mme DUCLOS.

Ce portrait, j'en conviens, a quelque vérité,
Mais Laure est jeune encor : c'est un enfant gâté :
Hélas !... elle a trop tôt perdu sa pauvre mère !

LAURENT.

Et que me direz-vous à présent de son frère ?
De monsieur Paul, mon maître... un fou, bien entendu,
Qui, peut-être, sans moi serait déjà perdu !
Car, lorsque je me prête à tout ce qu'il exige,
Souvent c'est par raison : c'est moi qui le dirige.
Le précipice est là... je le retiens encor,
Et je suis son valet bien moins que son mentor.
Mais...

Mme DUCLOS.

Monsieur de Verville est certain que vous êtes
Un honnête garçon : il sait ce que vous faites...

LAURENT.

Et me laisse agir seul!... moi, je bataille en vain,
Le père ne dit mot, et le fils va son train :
De l'arrêter bientôt je ne serai plus maître.
Élève de Saint-Cyr, monsieur Paul pouvait être
Honoré, distingué... Lieutenant à vingt ans,
Dans un corps réputé pour un des plus vaillans,
Il pouvait, à l'instar de ses jeunes confrères,
S'avancer, s'illustrer dans les rangs militaires,
Non... l'état ne doit point compter sur son appui.
Cette noble carrière est indigne de lui...
Monsieur se décourage! « A quoi sert que je brigue
« Un poste, des honneurs assiégés par l'intrigue ?...
« Non, dit-il, j'aime mieux être libre cent fois ! »

—Il demande, il obtient un congé de six mois,
Quitte le corps, et, fier après cette équipée,
Déposant bravement son casque et son épée,
Il arrive... il revient dans la grande cité,
Montrer à ses pareils son inutilité.
Riche du bien qu'un jour il aura pour partage,
D'avance aux créanciers il livre l'héritage;
Il a le tilbury, le petit *groom* anglais,
Donne des *raout*... rougit presque d'être français...
Court les bals, les concerts, aux bouffons s'extasie,
Et bâille à l'Opéra sans autre courtoisie!
Voilà ce qu'a produit... Mais, j'y pense... d'honneur!
Je raisonne là, moi... comme un vieux précepteur.
En résumé, pourtant, je soutiens que son père,
Respectable d'ailleurs,.. n'a point de caractère,
Et je n'approuve pas qu'un homme, à cinquante ans,
S'obstine à rester veuf... avec de grands enfans.

Mme DUCLOS.

Je suis de votre avis... Ah! du temps de sa femme,
Ce n'était pas de même.:. oh non! la digne dame!
Quelle tête!... Il est sûr que Monsieur, aujourd'hui,
Bon comme il l'est, n'a plus d'autorité chez lui.
Tout le monde à la fois y vent donner des ordres,
Et souvent je rougis de voir tant de désordres!
J'aurais depuis long-temps, lasse d'un tel fardeau,
Demandé ma retraite et quitté le château,
Si je n'y trouvais pas, lorsque l'on me chagrine,
Des consolations dans la jeune Pauline,
Cet enfant dont Monsieur est, dit-on, le parrain.

LAURENT.

Et que sa fille encor traite avec un dédain!..
Ah!...

Mme DUCLOS.

La pauvre petite est si bonne, si douce,
Qu'elle ne se plaint pas, quand quelqu'un la repousse.

LAURENT.

De ses larmes souvent mes yeux furent témoins!

Mme DUCLOS.

Monsieur Paul... je lui rends cette justice, au moins,
Montre plus de respect pour l'aimable filleule.

LAURENT.

De respect? avec lui ne la laissez pas seule.

Mme DUCLOS.

Oh!... vous pensez!

LAURENT.

Je sais... je sais ce que je dis.

Mme DUCLOS.

Nous ne craindrons plus rien, puisqu'il part pour Paris.

LAURENT.

Il n'y songera plus, si, par quelque conquête...

Mme DUCLOS.

Mon cher monsieur Laurent, c'est une jeune tête!...
Avec l'âge et le temps... pour moi, j'espère encor
Que son esprit prendra plus tard un autre essor,
Je compte en attendant sur votre expérience:
Monsieur a mis en vous toute sa confiance;
De vos sages conseils il connaît tout le prix,
Ne perdez pas courage, et veillez sur son fils!

LAURENT.

Adieu donc.

(Lorsqu'il va pour partir, M. de Verville entre.)

SCÈNE II.

Mme DUCLOS, M. DE VERVILLE, LAURENT

M. DE VERVILLE.

Ah... c'est toi, Laurent?...

LAURENT.

Monsieur...

M. DE VERVILLE.

Demeure.

LAURENT.

Permettez...

M. DE VERVILLE.

Où vas-tu, dis, que de si bonne heure,
Te voilà fouet en main, et tout éperonné?...
De cette question tu parais étonné...

LAURENT.

Ce voyage, pourtant, n'est pas un grand mystère.
Je m'en vais à Paris.

M. DE VERVILLE.

Quelque nouvelle affaire
Dont te charge mon fils?

LAURENT.

Non, je pars avec lui,
Je l'accompagne.

M. DE VERVILLE.

Quoi? mon fils part aujourd'hui!
Il sait que j'ai du monde à dîner, et me quitte,
Sans m'avoir prévenu! ce procédé m'irrite!

Il pouvait aussi-bien ne partir que demain,
Ou s'assurer, avant de se mettre en chemin,
Que je m'arrangerais d'une absence aussi prompte :
Mais, de me consulter il aurait trop de honte.

LAURENT.

Où donc avez-vous vu, Monsieur, que les enfans
S'abaissent à venir consulter leurs parens ?
C'était bon autrefois !.. dans des siècles... barbares !
On a modifié ces coutumes bizarres,
Féodales !... Ce sont, et bien nous en a pris,
Les pères, maintenant, qui consultent leurs fils.
Dans votre vieux château vous trouvez fort commode
De suivre pas à pas votre vieille méthode :
Aux champs, l'été ; l'hiver, au coin de votre feu,
De ce qu'on fait ou dit vous inquiétant peu,
Vous vous bercez encor de douces souvenances !...
Mais la raison chez nous fait des progrès immenses,
Et tout ce qu'autrefois vous jugiez si parfait,
Monsieur, a repassé par un nouveau creuset.
Le respect.... préjugé !... la vieillesse radote !
L'obéissance.... elle est bonne pour un ilote !
Les sermens... on en rit !... et la fidélité...
Un mot vide de sens... qu'on a mis de côté !
La franchise... un abus ! L'innocence... grimaces !
L'honneur... argent !.. la gloire... ambition des places !
La justice... zéro !... la liberté... bâillon !...
Le repos... mouvement !... et la paix... tourbillon !
Nous avons tout changé, tout pris en sens contraire :
Le vice, c'est vertu ; l'ordre, c'est l'arbitraire ;
On appelle savant l'ignorant effronté,
L'intrigant, le fripon, hommes de probité :

Au lieu de marcher droit au but dont on nous berce,
Nous prenons des détours, des chemins de traverse.
Les discours les plus faux sont les plus éloquens,
Et nous déraisonnons pour avoir du bon sens.

M. DE VERVILLE

Il suffit... je devine.

LAURENT.

Excusez, si mon zèle....

M. DE VERVILLE.

Je t'ai toujours connu pour un garçon fidèle.
—C'est moi qui t'ai placé près de mon fils... Laurent,
Je m'applaudis encor de mon choix.—Cependant,
L'activité de Paul échappe à ta prudence,
Et tu viens me blâmer d'avoir trop d'indulgence.
Me blâmer, c'est le mot !.. Je t'ai bien écouté,
Et je ne t'en veux point de ta sincérité.
—Je sais aussi combien vous m'êtes attachée,
Vous, madame Duclos. Mon ame fut touchée
En mille occasions de votre dévouement...

(à Laurent.)

Je compte encor sur vous... sur toi, dans ce moment.
—Quand, par un coup affreux, le ciel, en sa colère,
Hélas ! m'eût séparé d'une compagne chère !...
Je n'eus plus d'autre espoir que ma fille et mon fils ;
Paul n'avait que douze ans, sa sœur en avait dix.
Paul et Laure, à cet âge encore exempt d'alarmes....
De longs regrets bientôt eurent séché leurs larmes.
Je prenais part moi-même à leurs aimables jeux ;
Leur gaîté m'entraînait, j'étais enfant comme eux :
On abuse de tout !.. Paul devint volontaire,
Laure capricieuse, et, d'une tendre mère,

Je m'aperçus trop tard que les soins prévoyans
Ne venaient plus guider les pas de mes enfans !...
Je leur parlai raison... La jeunesse volage,
Etourdie et légère, est sourde à ce langage.
On ne m'écouta point. Je voulus maintes fois
De mon autorité faire entendre la voix,
Mais en vain !... une faute à d'autres nous entraîne :
J'avais causé le mal, et j'en portai la peine !..
Sous le poids des chagrins dont j'étais abreuvé,
Hélas! je succombais... un ange m'a sauvé !
Oui, mes amis, un ange !...

Mme DUCLOS.

Ah ! monsieur, je devine :
Ce nom si mérité !... c'est celui de Pauline.

M. DE VERVILLE.

Fille d'un officier mort au champ de l'honneur,
Pauline n'avait plus que moi pour protecteur ;
Orpheline à quinze ans, et de plus, ma filleule,
Pouvait-elle penser qu'elle resterait seule
Abandonnée au monde et sans aucun soutien ?..
Non, avec confiance elle invoqua le mien ;
Ah ! le ciel l'inspira !... Je lui servis de père,
Mais comme elle a payé le bien que j'ai pu faire,
Elle a, par sa raison, sa bonté, sa douceur,
Ramené par degrés le calme dans mon cœur.
Ce qu'elle a fait pour moi, dans ma peine cruelle,
Surpasse mille fois ce que j'ai fait pour elle !
Oui, contre mes enfans... qui s'en montrent jaloux,
Loin d'exciter ma haine ou d'aigrir mon courroux,
C'est elle qui, toujours, à mes yeux les excuse ;
Qui de trop de rigueur souvent même m'accuse,

Et, dans leurs actions, ne voit, y songeant bien,
Que de légers travers où le cœur n'est pour rien.

Mme DUCLOS, *vivement.*

Et c'est vrai !... monsieur Paul, mademoiselle Laure
Ne sont pas méchans, non !.. espérez donc encore.

LAURENT.

Oui, mais pour empêcher le mal de croître au point
Que le meilleur conseil ne le guérisse point,
Il est temps de s'y prendre.

Mme DUCLOS.

Ah ! je pense de même.
Tenez, voici quel est là-dessus mon système.
Quelque riche qu'on soit, riche ou pauvre !... bien fou
Qui laisse à ses enfans la bride sur le cou !
Quand mon premier mari mourut, son héritage
Me donna du tracas autant que le veuvage.
J'avais deux grands garçons, deux diables après tout
Dont je ne pouvais plus seule venir à bout;
Ma foi, lasse un beau jour d'être contrariée,
Qu'ai-je-fait ? je me suis vite remariée;
Et je vous réponds bien que mes deux étourneaux
N'ont plus osé bouger avec monsieur Duclos.

M. DE VERVILLE.

Sans vouloir expliquer encore ma pensée,
Ni la direction que je me suis tracée,
Je vous préviens pourtant qu'ici, dans peu de temps,
Vous pouvez vous attendre à de grands changemens,
Et vous seconderez tous deux mon entreprise.
Pour commencer d'abord, Laurent, je t'autorise

A retourner bien vite auprès de Paul. Mon fils
Sans ma permission veut aller à Paris?..
Puisque son bon plaisir ainsi se manifeste,
Va lui dire, Laurent, que j'ordonne... qu'il reste!

LAURENT.

Monsieur...

M. DE VERVILLE.

Va, j'ai compté sur toi pour me servir.

LAURENT, *à part.*

Bon!.. ordonner n'est rien; mais se faire obéir,
C'est là le difficile. Allons toujours; peut-être...
Je ne suis pas fâché qu'au moins il parle en maître.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

Mme DUCLOS, M. DE VERVILLE.

Mme DUCLOS, *reprenant ses deux pots de fleurs et allant vers la porte de l'appartement de Laure.*

(*à part.*)
Et moi donc!.. j'oubliais... ceci m'appelle ailleurs..
Allons sans qu'il me voie...

M DE VERVILLE.

Où portez-vous ces fleurs,
Madame Duclos?

Mme DUCLOS, *s'arrêtant tout-à-coup.*

Où?.. mais... chez Mademoiselle.

M. DE VERVILLE.

Chez ma fille... et ces fleurs... vous les demande-t-elle?

Mme DUCLOS.

Oui... deux camellias fort beaux, qu'hier au soir
Elle a dit d'apporter pour orner son boudoir.

M. DE VERVILLE.

Son boudoir!.. de ce mot défaites-vous, de grâce.

Mme DUCLOS.

C'est le nom de la chambre où tout cela se place ;
Mademoiselle Laure, au moins, l'appelle aiusi.

M. DE VERVILLE, *avec force.*

Elle a sa volonté, j'aurai la mienne aussi!

Mme DUCLOS, *à part.*

Qu'entends-je?.. oh! oh! c'est sûr, nous aurons quelques crises.

M. DE VERVILLE.

Vous remettrez ces fleurs où vous les avez prises.
J'entends, retenez bien mes avis là-dessus,
Qu'aux caprices de Laure on ne s'astreigne plus;
Que l'on respecte enfin mes ordres, et j'espère
Que l'on n'osera plus dégarnir mon parterre.

Mme DUCLOS.

Si cela continue, au fait, il a raison,
Tout le jardin bientôt serait dans la maison.

M. DE VERVILLE.

Qu'on aille chez ma fille, et qu'on lui signifie
La défense...

Mme DUCLOS.

Mousieur... c'est que je me méfie...
Vous prenez tout sur vous?

M. DE VERVILLE.

Oui.

SCÈNE IV.

Les mêmes, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *avec un gros paquet ficelé contenant des brochures.*

Madame Duclos?

Mme DUCLOS, *prête à entrer chez Laure.*

Hein ?... qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

Un gros paquet de livres tout nouveaux,
Arrivés par la poste.

Mme DUCLOS.

Et pour qui?

LE DOMESTIQUE.

Sur l'adresse,
Lisez... c'est clair, je crois? c'est pour votre maîtresse.

Mme DUCLOS.

Oui, pour Mademoiselle... En ce cas, suivez-moi.

M. DE VERVILLE.

(*Au Domestique.*)

Non, madame Duclos... laisse-là cet envoi.

LE DOMESTIQUE, *après avoir posé le paquet sur une table.*

Cette lettre, Monsieur, en contient la facture.

M. DE VERVILLE.

Je l'examinerai... sors...

(*Le Domestique se retire.*)

(*A madame Duclos.*) Allez.

Mme DUCLOS, *à part.*

Je suis sûre
Que ma commission... — Laure ne rira pas,
Et je m'attends à des... — J'y vas, Monsieur, j'y vas.

(*Elle entre chez Laure.*)

SCÈNE V.

M. DE VERVILLE, *seul.*

Décachetant la lettre.

Voyons un peu le choix des lectures de Laure.

Il lit la facture.

«Atar-Gull, Bug-Jargal, Plick Plock, Farruch le Maure!»
— Ces livres, je le sais, ont du succès, mais moi,
Au libraire demain j'en ferai le renvoi.

SCÈNE VI.

LAURE, Mme DUCLOS, M. DE VERVILLE.

LAURE, *sortant de chez elle avec humeur.*

C'est une indignité!

Mme DUCLOS, *qui la suivait.*

Je n'y saurais que faire?
Vous ne me croyez point... parlez à votre père.

LAURE, *se retournant, elle voit son père et reste confuse.*

Oui, je lui parlerai... mon père!...

M. DE VERVILLE, *avec calme.*

Qu'avez-vous,
Ma fille, répondez, et d'où vient ce courroux?

LAURE.

J'ai... tu le sais fort bien... c'est toi qui me chagrines.

M. DE VERVILLE.

Qui?.. moi?...

LAURE, *d'un air boudeur.*

Toi-même, et plus que tu ne t'imagines:.
A me contrarier toujours tu prends plaisir.

M. DE VERVILLE.

Comment donc ?

LAURE.

Je n'ai pas le plus petit désir,
La moindre fantaisie, un rien, quelque caprice...
Je ne demande pas le plus léger service,
Et n'ai pas un projet... qu'on ne vienne aussitôt
Me saluer chez moi de cet aimable mot :
« Monsieur l'a défendu !.. Monsieur est en colère !
« Monsieur.» Enfin, toujours on m'oppose mon père.
Et, tout à l'heure encor, pour des fleurs... qu'entre nous...

M. DE VERVILLE.

C'est vrai... j'ai défendu qu'on les portât chez vous.
Saviez-vous si ces fleurs vous étaient destinées ?..
Quel prix j'y mets ? la main qui me les a données ?
Votre indiscrétion...

LAURE.

Je devine à présent :
C'est Pauline, en un mot, qui t'a fait ce présent.

M. DE VERVILLE.

Elle prévient mes goûts.

LAURE.

Je la vaux bien, je pense,
Et mérite comme elle un peu de déférence.

Mme DUCLOS, *bas à M. de Verville.*

Vous ne dites plus rien ?

LAURE.

Que me reproches-tu ?...
Que je ne vante pas sans cesse... ma vertu ?...

Que j'ai peu de penchant pour les plaisirs champêtres!...
N'ai-je pas profité des leçons de mes maîtres?
N'ai-je pas, ici même, employé tout mon temps
A perfectionner, augmenter mes talens?
J'écris, je fais des vers; sans fronder les classiques,
Je sais rendre justice à tous nos romantiques;
Je sais danser, chanter, je dessine, je peins...
Plus d'un petit chef-d'œuvre est sorti de mes mains...
J'ai, dit-on, de l'esprit, quelques grains de folie...
Et, sans mentir, je crois qu'on est assez jolie?
Enfin, j'aime les arts, je respecte un savant,
Et tous les jours encor je m'instruis en lisant...

M. DE VERVILLE, *à part.*

Plick Plock!..

LAURE.

Tu conviendras qu'avec ces avantages
On peut avoir aussi droit à quelques hommages?

M. DE VERVILLE, *avec bonté.*

Laure, ces dons brillans, qui font tant de jaloux,
Qui séduisent les yeux!.. vous les possédez tous;
Laure, il faudrait y joindre...

LAURE.

Eh quoi?

M. DE VERVILLE.

La modestie,
Le premier ornement d'une femme jolie!...
Mais brisons là... bientôt le moment va venir
Où de vous peut dépendre encor votre avenir...
Ah! si vous remplissez mon espoir, mon attente,
Ma fille! c'est alors que vous serez charmante!

Mme DUCLOS, *à part.*

Qu'il est bon !.. en grondant il craint de l'affliger!

LAURE, *à part.*

Qu'a-t-il dit ?..l'avenir!..Mon sort doit-il changer ?

SCÈNE VII.

Les précédens ; **PAUL**, **LAURENT**.

PAUL, *entrant par le fond.*

(*A Laurent qui le suit.*)
Laisse-moi, laisse-moi!.. c'est une tyrannie !

LAURE.

Allons, mon frère aussi, qui s'emporte, qui crie!

LAURENT.

Mais ce départ, Monsieur... on peut bien l'ajourner.

PAUL.

Non, non, non !

LAURENT, *d'un ton plus bas.*

Votre père a du monde à dîner.

PAUL.

Le beau motif! Tu crois m'arrêter par ce conte?
C'est toi qui dans mon plan trouve quelque mécompte.
Ce voyage dérange ici quelque projet...
N'est-ce pas ?.. et je dois faire ce qui te plaît ?...
C'est tout simple, vraiment, c'est de toute justice !
Mais je me lasserai d'avoir à mon service,
Un valet qui ne sait que crier, discuter,
Qui fait le pédagogue et veut me régenter.

LAURENT.

Vous oubliez, Monsieur, dans votre humeur... mobile...
Que ce valet fâcheux, incommode, inutile,
N'a pas toujours joué le rôle d'un pédant,
Et qu'en ce moment même où vous vous plaignez tant,
Sans moi, sans ma prudence et sans mon énergie,
(à l'oreille de Paul.)
Peut-être vous seriez.... à Sainte-Pélagie.

PAUL, *bas à Laurent.*

Tais-toi!

M. DE VERVILLE.

J'ajouterai.... sans nul autre dessein....
Que je ne vous ai point encor vu ce matin,
Mon fils, et qu'en entrant ici, votre colère
Vous a fait oublier d'embrasser votre père.

PAUL, *l'embrassant.*

Ah! pardon, pardon!. c'est.. c'est ce maudit Laurent...

LAURE.

On ne dit rien non plus à sa sœur?

PAUL, *l'embrassant à son tour.*

Si, vraiment....
Bonjour, ma chère Laure.

LAURE.

Allez, grondeur!

PAUL, *riant.*

Méchante!...
(à M. de Verville.)
J'avais un rendez-vous, une affaire importante!

Enfin, je trouve bon d'aller à Paris, mais
Laurent soutient que, toi.... tu le trouves mauvais.
Et, pour mieux appuyer ce refus qui m'étonne,
Tu ne te doutes pas des raisons qu'il me donne!

M. DE VERVILLE.

J'ai su qu'à ce départ vous étiez disposé,
Sans mon assentiment!.... je m'y suis opposé.

LAURE.

Tu voulais nous quitter! Qu'as-tu donc qui te presse?

PAUL.

J'ai... j'ai... c'est mon secret... respect au droit d'aînesse.
Tu ne m'informes pas de l'emploi de ton temps:
Permets donc que j'agisse ainsi que je l'entends.

LAURE.

Oh! ne te fâche pas... liberté tout entière!

PAUL.

Et nous ne vivrons bien que de cette manière.
— Mon père, il est trop vrai, tout le tort est à moi:
J'aurais dû commencer par m'adresser à toi,
T'expliquer les motifs d'une absence aussi prompte:
Mais j'étais si distrait, je l'avoue à ma honte,
Et si préoccupé, qu'au lieu de t'avertir....
Pardonne, je t'en prie, et laisse-moi partir.

M. DE VERVILLE.

Ce voyage, mon fils...

PAUL.

Ne peut pas se remettre!

LAURENT, *à part.*

Hum!... il aura reçu de Paris quelque lettre...

PAUL, *à M. de Verville.*

De grâce, songe donc que voilà plus d'un mois...
D'un siècle!... que je suis dans les champs, dans les bois,
Ne faisant qu'admirer la plaine, la montagne.
La campagne me plaît; mais toujours la campagne!
A ton âge il te faut peu de diversité,
Mais on s'ennuie, au mien, de l'uniformité:
Tes goûts sont simples, purs... sans désir, sans envie,
Tu mènes en ces lieux ce qu'on nomme une vie
De château....Dans vingt ans, trente ans, j'aurai mon tour.
Jusque-là, de Paris j'adore le séjour!
Séjour charmant, divin!... où tout vous électrise!

LAURE, *riant.*

Et que j'habiterai quand je serai marquise.

PAUL.

C'est là que l'on acquiert le sentiment du beau!...
(La jeunesse, entre nous, se perd dans un château.)
Mais à Paris, les arts nous forment, nous inspirent,
Des prestiges nouveaux chaque jour nous attirent,
Nous captivent! nous.... ah! tu vois que mon départ
A présent ne peut plus éprouver de retard;
Tu vois qu'il est urgent, utile, indispensable;
Que je te donne au moins un motif raisonnable,
Et de plus... je n'aurais jamais quitté ce lieu
Sans embrasser ma sœur... et sans te dire adieu.

M. DE VERVILLE.

Oui, je trouve en effet votre motif... plausible,
Paris a des attraits... un charme irrésistible!...
(*Tout-à-coup, d'un ton ferme et sévère.*)
Mais vous ne partirez, et j'en fais le serment!..

Mon fils... que pour aller... à votre régiment.

(Laurent et Paul demeurent interdits de ce ton d'autorité. M. de Verville fait signe à Mad. Duclos d'emporter les pots de fleurs ; à Laurent, d'emporter le ballot de livres, et il sort avec eux, leur faisant entendre qu'il va leur communiquer son projet.)

SCÈNE VIII.

LAURE, PAUL.

PAUL.

Eh bien ! ma sœur ?...

LAURE.

Eh bien ! mon frère ?...

PAUL.

Que veut dire ?...

Comprends-tu...?

LAURE.

Non.

PAUL.

Ni moi.

LAURE.

Contre nous on conspire.

PAUL.

Qui ?

LAURE.

Cherche... Je ne sais. Quelqu'un de bien zélé.

PAUL.

Mon père ne m'avait jamais ainsi parlé.

LAURE.

Non, jamais avec nous il n'eut ce ton sévère.

PAUL.

Il est sûr qu'il n'est pas comme à son ordinaire.

LAURE.

Contre son ordinaire aussi, je t'en préviens,
Car tous tes intérêts sont à peu près les miens ;
Aussitôt qu'il m'a vue entrer dans cette salle,
Tout à l'heure, il m'a fait...

PAUL.

Quoi donc ?

LAURE.

De la morale.

PAUL.

Ah ! ah ! ah ! ah !...

LAURE.

Eh bien ! vous riez de cela ?

PAUL, *riant.*

De la morale... à Laure !.. avec l'esprit qu'elle a !

LAURE.

Vous n'aimez pas beaucoup non plus qu'on vous sermonne.

PAUL, *d'un air grave.*

Moi !.. j'écoute toujours les conseils qu'on me donne.

LAURE.

Oui, vous les écoutez, mais ne les suivez pas.

PAUL.

Oh! c'est bien différent.

LAURE.

Prenons garde, en tout cas.
Je dis que contre nous quelque chose se trame,
Que madame Duclos, qui fait la bonne femme...
Et puis ce bon valet... votre monsieur Laurent...
Et puis...

PAUL.

Et puis?..

LAURE, *croyant entendre du bruit.*

Chez moi viens me voir un moment :
Je te conterai tout.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE IX.

PAUL.

Allons, plus de voyage!..
Il faut rester... restons.—C'est pourtant bien dommage,
J'avais un rendez-vous!.. Cette pauvre Clara!
En ne me voyant point, qu'est-ce qu'elle dira?..
Elle m'avait écrit la plus touchante lettre!
Oh! je lui répondrai. Cela peut se remettre.
En attendant... ici, que vais-je faire?.. Rien!
Pour me désennuyer il n'est plus qu'un moyen,
C'est de faire ma cour à l'aimable Pauline.
Avec ses yeux baissés, son innocente mine,
La petite filleule a bien aussi son prix...
Et d'ailleurs, ce sera toujours autant de pris!

(*Il va chez Laure.*)

ACTE II.

Le Théâtre représente un petit Salon très élégant. — Canapé, fauteuils couleur cerise. Une psyché, une harpe, une lyre. Un chevalet d'acajou, avec un paysage commencé. Des partitions, de la musique, des brochures, jetées pêle-mêle sur tous les meubles, et des pots de fleurs de tous côtés.

SCÈNE Ire

PAUL, LAURE, *avec une toilette plus recherchée.*

Laure est debout devant la psyché, occupée à arranger ses cheveux. Pendant ce temps, Paul, ayant une raquette à la main, s'amuse à faire sauter un volant.

PAUL, *tout en jouant.*

Laure, tu disais donc...

(*Le volant tombe sur un fauteuil; Paul, en voulant le retenir, chiffonne avec sa raquette une écharpe jetée sur les bras du fauteuil.*)

LAURE.

Prends garde à mon écharpe!

PAUL, *continuant le même jeu.*

Tu disais que...

(*Il heurte la harpe avec sa raquette.*)

LAURE.

Finis... tu briseras ma harpe.

PAUL.

Ta harpe? en cet état la crois-tu bien d'accord?..

LAURE.

Que lui manque-t-il?

PAUL.

Rien... que des cordes, d'a bord.

LAURE.

Laisse-là ton volant.

PAUL.

Laisse-là ta toilette.

LAURE, *arrangeant ses cheveux et se mirant dans la glace*

C'est que j'arrange...

PAUL.

Allons... regarde-toi, coquette!

LAURE.

Coquette!... Ah! ce reproche est bien mal adressé.
Moi, coquette!.. Comment ce peigne est-il placé?....

PAUL, *riant, voulant aussi arranger une boucle.*

Et cette boucle-là... Laure, comment va-t-elle?..
Quelle mise, ma sœur, pour une demoiselle!..

LAURE.

Mais n'êtes-vous venu que pour me critiquer?
De vous je pourrais bien à mon tour me moquer,
Car on dit qu'à Paris Paul est d'une élégance!..
Vous y faites, monsieur, beaucoup trop de dépense.

PAUL.

Eh... oui!.. ma pension ne suffit pas toujours,
Et les juifs quelquefois viennent à mon secours.
Je dois de tous côtés.

LAURE.

Vous, des dettes, mon frère!

Quelle horreur!

PAUL, *riant.*

Quelle horreur? c'est charmant, au contraire!

LAURE.

Ah! je devrais, monsieur, vous dire en ce moment
Comme mon père : allez à votre régiment.

PAUL.

J'ai des raisons pour prendre en dégoût le service.
Si l'on ne m'eût pas fait une affreuse injustice,
Je serais capitaine ou chef de bataillon.
Mais on a prétendu que j'étais un brouillon,
Un braque.. Un brouillon, soit! En ai-je été moins brave?
M'a-t-on vu reculer au moment le plus grave?..
Ah! que des ennemis menacent nos foyers,
Contre eux je volerais encore un des premiers.
Je donnerais mon sang... La sagesse, à notre âge,
Ma sœur, n'est pas toujours la marque du courage,
Et, dans les grands périls, ce sont, le plus souvent,
Des brouillons comme moi qui marchent en avant!

LAURE.

Mais vos dettes, monsieur, qui les paiera?..

PAUL.

Mon père.

LAURE.

Sérieusement, Paul!.. mon ami!.. pour me plaire,
Il faut te corriger.

PAUL, *riant.*

Laure... est-ce tout de bon?

LAURE.

Sans doute.

PAUL.

Ah! ah! c'est toi qui me parles raison?

LAURE.

Et vous ne trouvez pas que je sois raisonnable?

PAUL, *riant.*

Pas trop, à dire vrai.. je te trouve adorable!..
Chère petite Laure!.. heureux, cent fois heureux
Celui qui doit un jour épouser tes beaux yeux!

LAURE.

Riez à mes dépens, monsieur, je vous en prie.
(*En confidence.*)
Paul.. mon père, je crois, veut que je me marie.

PAUL.

Bah!..

LAURE.

Oui, sans s'expliquer là-dessus tout-à-fait,
Il m'a dit quelques mots..

PAUL.

Attends donc... en effet,
Plus je réfléchis... Oui, cet ordre de mon père...
Son air froid.. son maintien,.. et son regard sévère...
Rien n'est plus sûr... on veut se défaire de nous.
A toi, pour t'éloigner, on te donne un époux...

LAURE.

Un époux! mais encor faudra-t-il qu'il me plaise.

PAUL.

Oh! jeune ou vieux, n'importe; il faudra qu'on se taise.
Et l'on m'ordonne, à moi, par la même raison,
De rejoindre mon corps, d'aller en garnison...

Oui, c'est le plan qu'on a ; mais voici ma réponse,
Réponse positive : à servir je renonce,
Si le ministre injuste, ou que l'on a surpris,
Ne me rétablit pas dans tous mes droits acquis.

LAURE.

Et moi, mon frère, moi, je veux, si je m'engage,
Un époux riche, noble, et qui soit de mon âge.

PAUL.

Prends garde, cependant... soyons de bonne foi...
Quatre maris déjà se sont offerts pour toi,
Tu les as refusés.

LAURE.

Et je saurai de même,
S'il ne me convient pas, refuser le cinquième.

PAUL, *cherchant dans sa tête.*

Quel est-il?... le voisin?...

LAURE.

Qui?... ce vieux campagnard?...
Le baron de Vilmonde? il s'y prend un peu tard.

PAUL.

On ne voit plus que lui chez nous, et je soupçonne
Qu'on a le beau projet de te faire baronne.

LAURE.

Baronne, volontiers!.. mais de cette façon?...
Non!... le fils...passe!

PAUL.

Eugène?.. Ah! le pauvre garçon!...
Il n'est point mal pourtant... mais si doux, si timide,
Que pour faire un seul pas, il lui faudrait un guide.

LAURE.

Timide?.. il ne l'est pas autant que vous croyez.

PAUL.

Il a donc bien changé?

LAURE.

Qu'est-ce que vous diriez
Si je vous faisais voir quelques lettres...

PAUL.

D'Eugène?
Comment? Laure, il t'écrit?

LAURE.

Mais j'en vaux bien la peine.

PAUL.

Et toi, tu lui réponds?

LAURE.

Oh non!.. quant à cela,
Mon indiscrétion ne va point jusque-là...
Mais son style n'est pas d'un homme qu'on dédaigne...

PAUL.

Et tu l'épouseras, pour peu qu'on t'y contraigne?

LAURE.

Si l'on m'y contraignait?.. non!.. Encore une fois,
Je ne prendrai jamais qu'un mari de mon choix.

PAUL.

Ta volonté n'est rien, car tu n'es pas majeure.

LAURE, *plus vivement.*

J'attendrai, s'il le faut, un an.

PAUL.

A la bonne heure.

Après ?

LAURE, *avec humeur.*

Personne, alors, ne me contrariera.

PAUL.

Non, mais mon père, alors, te déshéritera.

LAURE, *contrariée.*

Vous êtes aujourd'hui d'une humeur assommante.

PAUL.

Ne te fâche pas... prends l'époux qu'on te présente,
Crois-moi, tu seras riche, et, dans un cas urgent,
Tu pourras sur ta dot me prêter de l'argent.

LAURE.

Voyez, peut-on de vous tirer une parole
Un peu sensée?..

PAUL, *riant.*

Et toi?.. tu n'es pas un peu folle?..
Non! Partant quitte, va... Laure est tout mon portrait.

LAURE.

Ah! vous êtes, mon frère, un bien mauvais sujet!

SCÈNE II.

LAURE, PAUL, Mme DUCLOS.

LAURE, *se retournant, voit madame Duclos qui entre.* (*Avec humeur.*)

Que voulez-vous? (*Madame Duclos reste interdite.*)
Allons... vous restez là muette?

Mme DUCLOS.

Puisque Mademoiselle a fini sa toilette,
Je viens... ranger...

LAURE.

Ranger! vous appelez ranger,
Quand vous dérangez tout. Ce serait m'obliger
Que de vous éviter tant de soins et de peine.

Mme DUCLOS.

Eh mon dieu! c'est toujours quelque nouvelle scène!
Quelle humeur! sur des riens comme vous querellez!
Et, depuis quelque temps, comme vous me parlez!

PAUL.

Non, Laure est un peu vive, et je le suis moi-même,
Mais, madame Duclos, au fond elle vous aime.

Mme DUCLOS.

Mademoiselle aurait grand tort de me haïr :
Je lui veux tant de bien! j'aurais tant de plaisir!..
Si vous réfléchissiez qu'un jour, Mademoiselle...

LAURE.

Je ne réfléchis point : modérez votre zèle;
Pour des cas opportuns réservez vos avis,
Lorsque je vous consulte... et sachez que je suis
Assez grande, en un mot, pour me conduire seule.

Mme DUCLOS.

Songez à votre père!.. et voyez sa filleule...

LAURE.

Nous y voilà... c'est elle... oh! je n'en doute point,
C'est elle qu'il faudrait imiter en tout point.

Mme DUCLOS.

Vous ne feriez pas mal.

PAUL.

C'est vrai, ma chère Laure ;
Pauline est, à mon gré, charmante !.. et je l'adore.

LAURE.

Vous ne me croyez pas ?.. je vous dis qu'en ces lieux
Tout le monde déjà ne voit que par ses yeux ;
Pauline a contre nous indisposé mon père.

PAUL.

Elle en est incapable.

LAURE.

Incapable, mon frère !..
Ce plan... qu'on a, d'après votre propre soupçon,
De nous faire partir tous deux de la maison...
Vous seriez bien surpris que Pauline, elle-même,
Eût finement conçu ce petit stratagème !

PAUL.

(*Gaîment.*)
Quelle idée !.. allons donc... Tais-toi, ma sœur, tais-toi...
C'est la prévention qui t'aveugle..

LAURE.

Qui ?.. moi !

PAUL, *riant.*

Oui... conviens-en... et même, un peu de jalousie..

LAURE.

De jalousie ?...

PAUL.

Oui, oui... parce qu'elle est jolie.
Les femmes... ah !...

LAURE.

J'ai tort.

Mme DUCLOS.

J'espère que bientôt
Vous apprécierez mieux ce que Pauline vaut.

LAURE.

Il suffit... Au salon est-il venu du monde?

Mme DUCLOS.

Pas encore. On attend le baron de Vilmonde.

PAUL, *riant.*

Ton jeune prétendu!

LAURE.

Paul, ne plaisante pas!..
(*Passant la main sur son front.*)
Viens faire un tour de parc, et donne-moi le bras.

PAUL.

Oui, viens.. que le soleil dissipe ce nuage
Dont le voile un peu sombre obscurcit ton visage!..
(*Riant.*)
Je te trouve à ravir, quand tu boudes, ma sœur,
Mais plus jolie encor, quand tu ris.

LAURE, *souriant et prenant son bras.*

Hum! moqueur!
(*Ils sortent par le côté gauche.*)

SCÈNE III.

Mme DUCLOS.

On n'écoute plus rien... et l'habitude est prise!...
Mais demain, mon enfant, demain, quelle surprise!
(*Elle va ouvrir la porte du côté droit.*)
Ils sont partis: entrez, monsieur Laurent, entrez.

SCÈNE IV.

Mme DUCLOS, LAURENT, trois Domestiques.

LAURENT.

On ne me verra point ?

Mme DUCLOS.

Non.

LAURENT.

Vous me l'assurez ?

Mme DUCLOS, *regardant à la fenêtre.*

Les voilà dans le parc.

LAURENT.

D'après cela, je pense
Qu'on peut exécuter sur-le-champ la sentence.

Mme DUCLOS.

Oui.

LAURENT, *riant.*

N'ai-je pas la mine, avec ma mission,
D'un huissier qui vient faire une expédition ?..
(*Allant vers la porte.*)
Arrivez, mes recors !.. et procédons bien vite.
(*Les trois Domestiques entrent.*)
Songez que nous faisons céans une visite...
Domiciliaire... Or, il faut tout emporter.
Eh bien ! qu'avez-vous là tous trois à chuchoter ?
(*A l'un.*)
Prends cette harpe, toi.... vous autres, sans mot dire,
Enlevez la psyché, le chevalet, la lyre,

Les pinceaux, la palette, et la boîte à couleurs...
Allez... n'oubliez pas surtout les pots de fleurs.
(Les Domestiques enlèvent tous ces objets.)
Vous les replacerez au milieu du parterre...
Les meubles au grenier... et qu'on sache se taire !
(Il referme la porte sur eux.)

SCÈNE V.

Mme DUCLOS, LAURENT.

LAURENT.

Ah ! — Madame Duclos... il me semble qu'ainsi
Le mobilier déjà n'est pas mal éclairci ?

Mme DUCLOS.

Est-ce tout?..

LAURENT.

Non : Monsieur, en dictant ces mesures,
M'a bien recommandé d'enlever les brochures,
Toute espèce de livre... imprimé, manuscrit,
Ou lithographié... tout ce qui sent l'esprit !
(Il réunit à la hâte tous les volumes épars, et en fait un paquet.)

Mme DUCLOS.

Ah! mon dieu! que dira la pauvre demoiselle ?
(Elle rassemble de même tous les livres qui sont de son côté.)

LAURENT, *entassant les livres les uns sur les autres.*

C'est l'ordre... obéissons... mettons tout pêle-mêle.
Vraiment, elle avait là de quoi se récréer !
(Ouvrant au hasard un des volumes.)
« OEuvres de Walter-Scott... »

Mme DUCLOS, *en faisant autant de son côté.*

« OEuvres de Co-o-per ! »

LAURENT, *avec un sérieux comique.*

Vous ne lisez pas bien... c'est moi qui vous l'annonce.
On écrit Co-o-per... c'est *Coupre* qu'on prononce.

Mme DUCLOS.

Est-ce qu'on connaît goutte à cette invention?

LAURENT.

Oui, oui. . lorsque l'on a de l'érudition.

Mme DUCLOS.

Quel titre baroque!

LAURENT.

Eh!.. sans des titres bizarres,
Des auteurs d'aujourd'hui les succès seraient rares.

Mme DUCLOS.

Est-ce que vous voulez devenir bel esprit?

LAURENT.

On s'est formé chez vous, je vous l'ai déjà dit.

Mme DUCLOS.

Ah! ah! ah! je rirais presque de vous entendre.

LAURENT, *gaîment.*

Riez, puisque je ris...

Mme DUCLOS, *lui donnant le paquet de livres qu'elle a fait.*

Tenez donc: à bien prendre,
Tous ces beaux livres-là ne me tenteront pas.
Voilà le paquet...

LAURENT, *qui en a déjà une pile sous le bras droit, présente le bras gauche.*

Bon... mettez-les sous mon bras...
C'est bien... Quelle que soit leur valeur intrinsèque,

Moi, je vais les placer sous la bibliothèque.
(Revenant sur ses pas.)
Il était temps, ma foi, que le père y songeât.
Enfin... voilà pourtant son premier coup d'état!

Mme DUCLOS, *mystérieusement.*

C'est peu de chose encore; il s'en prépare un autre...

LAURENT, *de même.*

J'ai gardé le silence, on compte sur le vôtre:
Chut!.. quand nos jeunes gens seront couchés, sans bruit,
Nous nous rendrons...

Mme DUCLOS.

Je sais.

LAURENT.

A ce soir... à minuit.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

Mme DUCLOS, *après avoir remis en place tous les fauteuils.*

A minuit!.. C'est donc vrai que monsieur de Verville...
A minuit!... La leçon est forte, mais utile,
Et je crois, après tout, qu'il prend le bon parti.
— On vient de ce côté!..

LAURE, *en dehors.*

(Elle chante.)
« Di tanti palpiti... »

Mme DUCLOS.

C'est Laure, car on chante...— Oui, la voilà, c'est elle.
Je tremble!

SCÈNE VII.

LAURE, Mme DUCLOS.

Mme DUCLOS, *allant officieusement au-devant d'elle, et lui donnant des gants qu'elle a pris sur la table. Elle cherche à l'empêcher d'entrer.*

Vous cherchez vos gants, Mademoiselle?..

LAURE, *encore près de la porte.*

Non, Madame...

Mme DUCLOS.

Au salon j'allais vous les porter.

LAURE.

Merci, j'en ai... Ceux-là vous pouvez les jeter.
(Elle les jette elle-même au loin.)

Mme DUCLOS.

L'on va dîner bientôt... vous devriez descendre...
Car Monsieur n'aime pas que l'on se fasse attendre.

LAURE, *se frayant le passage.*

Mais on n'a pas encor sonné : j'ai tout le temps...
Il suffit, laissez-moi... Dieu! quels empressemens!...
(Elle s'avance et reste ébahie.)
Qu'est-ce que c'est que ça?..

Mme DUCLOS.

Quoi donc, Mademoiselle?..

LAURE.

Que veut dire?..

Mme DUCLOS, *bas.*

Sortons.

LAURE, *la retenant.*

Ma harpe?.. où donc est-elle?

Mme DUCLOS.

Je ne sais pas.

LAURE.

Comment?..

Mme DUCLOS.

A rien je n'ai touché.

LAURE.

Mes livres, mes papiers?.. et jusqu'à ma psyché!

Mme DUCLOS.

Quelqu'un sera venu sans doute en votre absence.

LAURE.

Vous pensez m'abuser par cet air d'ignorance?
Avec votre fureur d'ordre, d'arrangement...
Vous aurez culbuté tout mon appartement.
Vous me feriez haïr les vieilles gouvernantes...
C'est qu'à force de soins, elles sont fatigantes!..
Patience... un beau jour tout cela changera.

Mme DUCLOS, *voulant s'en aller.*

J'entends sonner, je crois.

LAURE.

Qu'on sonne! on attendra...
Je veux apprendre, enfin, quel est le téméraire...

Mme DUCLOS.

Eh! qui serait-ce donc?.. si ce n'est votre père.

LAURE.

Mon père, dites-vous?

Mme DUCLOS.

Oui, l'on a prétendu...
Pardon! je dis cela, comme on me l'a rendu...
Qu'on ne doit pas avoir tant d'esprit à votre âge,
Et qu'une demoiselle...

LAURE, *presque en pleurant.*

Eh! mais, c'est un outrage!..

Mme DUCLOS.

Ah!

LAURE, *affectée.*

Mais nommez-moi donc, vous, madame Duclos,
La personne qui tient de semblables propos!..
N'êtes-vous pas toujours témoin de ma conduite,
De mes actions? Eh!.. que fais-je qui mérite...
Quel mal?..

Mme DUCLOS.

Quel mal? ô ciel! Oh! je ferais serment!..
Non, non!.. mais l'apparence est contre vous souvent.

LAURE.

J'ai donc une ennemie!.. à mes pas attachée...
Qui m'observe, me suit, dont la haine cachée...

Mme DUCLOS.

Non.

LAURE.

Madame Duclos... vous ignorez cela,
(*Pauline paraît.*)
Peut-être?.. mais quelqu'un... Pauline... La voilà!

SCÈNE VIII.

Mme DUCLOS, LAURENT, PAULINE.

PAULINE. (*Mise très simple et décente.*)
Vous ne descendez pas, Laure?.. ma bonne amie,
Ah! de vous voir j'avais une bien grande envie!...

Oui, je vous ai cherchée en tout lieu ce matin,
Au kiosque, au labyrinthe, au parc, dans le jardin,
Laure, je ne vous ai nulle part rencontrée,
Et de ma promenade enfin je suis rentrée
Fort lasse et le cœur gros... car, je ne sais pourquoi,
Mais je n'ai de gaîté que lorsque je vous voi.
Quand je suis avec vous, cela me rend heureuse!...
Dès que vous me quittez je deviens soucieuse,
Inquiète, agitée... et je l'avoue, hélas!
Laure, je crains toujours que vous ne m'aimiez pas.
Ah! vous avez le cœur si bon et si sensible!...
Que ne pas vous aimer serait chose impossible.

Mme DUCLOS.

Oh! pour cela, c'est vrai! tout le monde...

LAURE, *à madame Duclos.*

Un moment.

Mme DUCLOS.

Pardon!

LAURE.

S'est-on enquis de votre sentiment?

PAULINE

Laure, vous paraissée gênée... embarrassée...
Et vous n'expliquez pas toute votre pensée.
Ah! si mes vœux pour vous se trouvaient accomplis,
Combien je jouirais!.. Croyez-moi, quand je dis
Que mon cœur s'intéresse à tout ce qui vous touche,
Le mensonge jamais n'est sorti de ma bouche.
Eh! pourrais-je ne pas vouloir votre bonheur?...
Votre père est le mien, et sa fille est ma sœur!
Vous êtes mes parens: je n'en connais plus d'autres!
Vos peines sont à moi, mes plaisirs sont les vôtres!
Laure!... (*Elle veut lui prendre la main.*)

Mme DUCLOS, *émue et à part.*

La chère enfant !..

LAURE, *à part.*

Quelle fausse amitié !...
Ses protestations me font mal .. et pitié !
(*Haut.*)
Je sais que pour le bien, que pour le vrai mérite,
En toute occasion, c'est toujours vous qu'on cite !...
Mon père...

PAULINE.

Ah ! j'aurais pu souvent trouver en lui
Un juge plus sévère !.. aussi bien qu'un appui ;
Mais, comme il est certain de ma reconnaissance,
De même il a pour moi les yeux de l'indulgence.

LAURE.

Mon père est indulgent pour vous... mais, en ces lieux,
Ne pourrait-il au moins nous voir des mêmes yeux ?

PAULINE, *vivement.*

Qu'entends-je ?.. doutez-vous, Laure, de sa tendresse ?..
Ou bien, par un soupçon... un soupçon qui me blesse !
Auriez-vous supposé que j'eusse le dessein
De vous nuire jamais auprès de mon parrain ?...
Vous ne le pensez point... non, non, ma bonne amie...
Vous ne m'accusez pas d'une telle infamie !...
Non, dites-le moi, Laure, et rassurez mon cœur,
Car si vous le croyiez, je mourrais de douleur !
Ah !... chaque jour, le ciel m'est témoin, au contraire,
Que mon ambition, auprès de votre père,
Tous mes discours, mes soins, mes vœux les plus ardens,
N'ont pour but que l'amour qu'il doit à ses enfans....

Cette tâche est bien douce! et, tel mal qu'on suppose,
Quelque soit le danger où mon zèle m'expose,
Mon ame avec plaisir toujours la remplira,
Et, pour votre bonheur, rien ne me coûtera.
Oui, je veux que, partout, on vous chérisse, Laure,
Qu'on vous aime....pour vous; je veux qu'on vous honore,
Qu'on vous respecte enfin, et que, dans ce canton,
Le pauvre même un jour bénisse votre nom.

SCÈNE IX.

Les mêmes, un **DOMESTIQUE**.

LE DOMESTIQUE, *paraissant par la porte du fond.*

Madame Duclos!

Mme DUCLOS, *allant à lui.*

Quoi?... que veut-on?

(*Le domestique lui parle à l'oreille.*)

PAULINE, *à Laure.*

Ah! de grâce,

Qu'entre nous seulement cet entretien se passe....
On vient.... si vous avez, Laure, quelque chagrin,
Prenez un air plus calme et donnez-moi la main.

Mme DUCLOS, *revenant vers Laure.*

C'est un vieux paysan... des environs, je pense,
Qui voudrait bien, dit-il, avoir la *valiscence*....
De vous parler.

LAURE.

A moi, Madame Duclos?

Mme DUCLOS.

Oui.

PAULINE.

Faites entrer.

Mme DUCLOS, *au domestique.*

Qu'il vienne ! (*Le Domestique sort.*)

(*à Laure.*) Il amène avec lui

Et sa femme et sa fille....

(*Retournant vers le fond.*)

Entrez.

LAURE, *à part.*

Quelle visite?...

SCÈNE X.

Mme DUCLOS, PAULINE, LAURE, LAROCHE, JEANNE, GENEVIÈVE.

Mme DUCLOS, *à Laure.*

Il ne veut que vous voir et s'en aller bien vite.

(*Laroche, Jeanne et Geneviève s'avancent avec timidité.*)

LAROCHE, *à Laure.*

Pardon, Mamsell', pardon ! Nous v'là..c'est nous.

LAURE, *étonnée.*

Qui?..vous?..

LAROCHE.

Laroch'... vot' serviteur !..

GENEVIÈVE.

Et vot' servante itoux...

Geneviève... Je suis la fille de mon père,

J'ai quinze ans, vienn' Noël... et v'là ma pauvre mère.

LAURE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Qu'est-ce que.. Bonnes gens, vous pourriez vous troubler

Est-ce à moi, bien à moi que vous voulez parler ?

JEANNE.

Oh! oui, je retiendrais votre nom dans cent mille!
Mamsell' Laure... la fille à monsieur de Verville.

LAURE.

Je ne vous connais pas... Expliquez-vous, enfin.

JEANNE.

Notre homme est ému. Dam!... la joie... et le chagrin...
Tout ça se mêle ensemble... et, pour ce qui l'amène
La parole lui manque... oh! ça s'conçoit sans peine!...
Mais moi qui ne suis pas si peureuse aujourd'hui,
Si vous le permettez, je vas parler pour lui.

GENEVIÈVE.

Oui, ma mère, parlez, ça vous s'ra plus facile.

JEANNE.

Taisez-vous. — Tant y a, mamselle de Verville,
Que quand l'feu, l'an dernier... Car voilà bien un an?
N'est-ce pas?

GENEVIÈVE.

Oui, c'était la veille d'la Saint-Jean...
Nous venions d'nous coucher à l'heure accoutumée...
C'est moi qui la première ai vu de la fumée.
Ça m'a fait une peur!..

JEANNE.

Quand l'feu, dis-je, eût brûlé
Not' mobilier, nos lits, notre grange et not' blé...

LAROCHE.

Mamselle sait cela, ma femme, je t'en prie...

LAURE, *avec intérêt.*

Non, j'ai bien entendu parler d'un incendie...
Vous avez tout perdu?

GENEVIÈVE, *pleurant.*

Tout, mamsell', tout enfin,
Jusqu'à... le croiriez-vous?.. notre pauvre Robin!
(*Elle essuie ses yeux avec son tablier.*)

LAURE, *souriant.*

Calmez-vous, mon enfant: vous en aurez un autre.

JEANNE, *vivement.*

Oh, c'est fait!.. j'ons rempli son désir et le vôtre...
Car, dès le lendemain de c'cruel accident,
Lorsqu'on vint de vot' part nous apporter d'l'argent..

LAURE.

De l'argent!..

JEANNE.

Cent écus!..

LAURE.

Vous vous trompez, ma bonne.

JEANNE.

Oh, j'nous somm' bien gardés d'en rien dire à personne!

LAURE.

Ce n'est pas moi.

JEANNE.

Je sais, je sais que c'est en s'cret
Que vous avez voulu nous bailler ce bienfait...
Réparer not' malheur, nous sauver d'la misère...
Mais il n'est plus possible aujourd'hui de nous taire!
De votre part encor ce matin je reçoi
Mêm' somme que l'an dernier... Cent écus d'bon aloi!
— Oh! oh! que j'dis là-d'ssus, c'est donc comme une rente!
Notre homme, coût' que coûte, il faut que je m'contente,

Au risque d'lui déplaire et d'la contrarier,
C'te brave demoiselle!.. allons la r'mercier,
Nous jeter à ses pieds, mouiller ses mains d'nos larmes!
—La bienfaisance, mamselle, a sans dout' ben des charmes;
Mais la reconnaissance aussi fait tant de bien!
J'vous ai vue, à présent je n'désire plus rien.
Mon cœur est soulagé, j'pourrai dormir tranquille.
Gen'viev', une révérence à mamsell' de Verville...
Partons...— Encore un' fois daignez nous excuser!

LAURE.

Non, restez... C'est à moi de vous désabuser:
Cet hommage empressé que vous venez me rendre
Me flatterait beaucoup si j'y devais prétendre;
Mais je veux dissiper votre erreur sur ce point,
Et refuse un tribut qui ne m'appartient point.

(*Laroche, Jeanne et Geneviève se retirent vers le fond.*)

LAROCHE, *à sa femme.*

Là!.. je t'avais tant dit que c'était un mystère...
Not' femme, on nous avait tant priés de nous taire!
Eh! mon Dieu! j'étais sûr que mamsell' s'fâcherait,
Si j'venions lui parler du bien qu'ell' nous a fait.

LAURE, *à part.*

Rien ne les persuade... et je serai contrainte...

PAULINE, *aux trois villageois.*

Allez, mes bons amis, retirez-vous sans crainte:
A ce jour, tous les ans, on ira vous porter
La même somme encor... Vous pouvez y compter.

JEANNE, *baisant la main de Pauline.*

Ah! qu' vous êt' bonne!.. Mais... si j'ons fâché mamselle.
Je vous en prie au moins, fait' not' paix avec elle!

PAULINE, *la rassurant.*

Il suffit.

GENEVIÈVE, *suivant sa mère.*

(*A part.*)

Moi,... je s'rai plus discrète en tout cas,
Quand on me f'ra du bien, je n'en parlerai pas.

PAULINE, *à Laure, qu'elle voit plongée dans ses réflexions.*

Laure, ils vous ont trahie,... et moi, je vous admire!..

(*Laure fait un mouvement dont Pauline feint de ne pas s'apercevoir.*)

Ces bonnes gens s'en vont,...je vais les reconduire.

(*Elle fait un signe à madame Duclos, qui sort avec elle et les trois villageois.*)

(*A madame Duclos, en lui serrant la main.*)

Venez aussi, venez, ma chère... ah! quel bonheur
Si Laure, un jour, pouvait n'écouter que son cœur!

SCÈNE XI.

LAURE, *honteuse et pensive.*

(*Sortant comme d'un rêve.*)

« Et moi, je vous admire! O ciel! que signifie
Cette admiration?... est-ce une raillerie?...
Ces bienfaits...que j'ignore!...et que, dans ce canton,
Une secrète main va répandre en mon nom!...
Aurait-elle voulu, par un tel subterfuge,
M'avertir d'un devoir?.. Mais elle est donc mon juge?
Elle a donc, en ces lieux, toute l'autorité,
Si déjà...Conçoit-on tant de duplicité?...
Une orpheline...pauvre... et que, par fantaisie
Ou par pure bonté, mon père a recueillie!...
Il faudrait...Je m'y perds...Mille pressentimens
Semblent venir troubler à la fois tous mes sens!...
Mille réflexions m'agitent, me tourmentent!

SCÈNE XII.

LAURE, PAUL,

PAUL, *arrivant gaîment par le fond.*

Nos convives, ma sœur, là-bas s'impatientent.
Descends donc !... tu verras quelques nouveaux venus :
D'abord, cinq, six gaillards, visages inconnus,
Que je croyais manceaux, à leur mine sincère.
Ils viennent, m'a-t-on dit, appelés par mon père,
Pour servir de témoins dans un procès qu'il a...
C'est drôle! j'ignorais qu'il eût ce procès-là.
Ensuite, nous avons le bon monsieur Richomme,
Notaire du pays,...de plus, fort honnête homme.
Ensuite, nous avons...faut-il te dire qui?...
Tu devines...ton front déjà s'est rembruni...
Ton aimable futur, le baron de Vilmonde,
Gai d'ailleurs, et chez lui traitant fort bien son monde.
Homme en crédit, ma sœur, ayant la haute main. —
Le préfet de la Seine est son cousin-germain.
Je m'accommoderais, ma foi, d'un tel beau-frère.
Mais, Laure, qu'as-tu donc?...je te parle, ma chère,
Depuis une heure au moins, et tu ne réponds pas.
(*Lui prenant le bras.*)
Boudeuse, conte-moi tes petits embarras
Hein? . est-ce que déjà tu te crois mariée?

LAURE.

Paul, laisse-moi, je suis... je suis, contrariée!...
Humiliée !..

PAUL.

Oh !..

LAURE.

Oui, si Pauline...

PAUL.

Ma sœur,

Encore!..— Eh quoi! toujours contre elle de l'humeur!

LAURE.

C'est ma faute!.. Voilà comme sont tous les frères!

PAUL, *riant.*

Pour moi, j'ai beaucoup mieux arrangé mes affaires.
Nous nous sommes tous deux rencontrés ce matin,
L'on m'a questionné, presque serré la main.
J'ai reçu des conseils, d'aimables remontrances...
On a prêté l'oreille a quelque confidence...
On riait... Mais enfin, après des complimens,
Nous nous sommes tous deux séparés fort contens.

LAURE.

Les femmes ne sont pas de même accord entre elles.
Il faudra que, bientôt, pour finir ces querelles,
L'une ou l'autre de nous sorte de la maison.

PAUL.

Voilà de la colère!

LAURE, *trépignant et pleurant ensuite.*

Eh non!

PAUL.

Parlons raison.

Tu pleures?..

LAURE, *pleurant.*

Laissez-moi!

PAUL.

Laure, cette conduite...
Si l'on voulait te prendre au mot, là, tout de suite,
Que ferais-tu?..

LAURE, *déséspérée.*

J'irais... j'irais dans un couvent.

PAUL, *riant.*

(*La cajolant.*)

Un couvent!.. Ah! parbleu, c'est fort!. Allons, enfant..
Vite, essuyez vos yeux, soyez moins sérieuse...
Descendons...

(*Il lui prend le bras pour sortir avec elle.*)

Au couvent!.. ma sœur religieuse!..
Ah! ah!.. je ris encor de ta vocation!

(*D'un ton plus sérieux.*)

Si tu faisais, pourtant, cette belle action,
Ma chère Laure, moi, que cet exemple frappe,
Par imitation, je m'enferme à la Trappe!

(*Riant.*)

Sous la guimpe et le froc, nous vois-tu tous les deux?
Tu seras carmélite... et je serai chartreux.

ACTE III.

Le Théâtre représente la chambre de Pauline, aussi simple que celle de Laure était élégante. Au milieu est une table couverte d'un ancien tapis, avec plumes, encre et papiers.

SCÈNE Ire

(*Au lever du rideau, les personnages sont placés dans l'ordre qui suit.*)

Au milieu, M. Richomme, notaire, assis devant la table. A droite, à quelques pas de la table, Pauline est assise; son maintien est modeste et posé, ses yeux baissés et son émotion est assez forte pour être aperçue.

Madame Duclos est debout derrière la chaise de Pauline.

A gauche, M. de Verville est debout, les deux mains appuyées sur les bords de la table, et paraît écouter avec la plus grande attention. A droite et à gauche sont quatre témoins. Ce sont de bons fermiers des environs. Deux sont assis du côté de Pauline, et deux du côté de M. de Verville. Ils écoutent avec respect, et aucun d'eux n'ose bouger de sa place. Laurent est en sentinelle à la porte du fond, placé là pour empêcher que l'on n'entre.

M. RICHOMME, *avec des lunettes sur le nez, et achevant de lire l'acte dressé en son étude.*

« Et la minute, afin que n'en ignore, lue,
« Signée et paraphée en la forme voulue,
« Ponr au besoin servir, est et demeurera
« En la possession dudit... — et cœtera.
« Quatre mots rayés nuls. Jean Richomme, notaire
« Au dit lieu de Verville, et Boivin, son confrère. »

(*Un moment de silence succède à cette lecture; personne ne se regarde.*)

M. RICHOMME, *ôtant ses lunettes, dit à M. de Verville :*

C'est votre avis, je crois, que, sans perdre un moment,
Je fasse porter l'acte à l'enregistrement?

M. DE VERVILLE.

Oui, Monsieur.

M. RICHOMME.

Il va l'être, après la signature.
(*Aux témoins.*)
Messieurs, vous en avez entendu la lecture?
(*Ceux-ci font de la tête un signe affirmatif.*)

M. DE VERVILLE.

Fort bien... tout est conforme à mon intention.
(*A Pauline, et d'une voix mal assurée.*)
Vous, Pauline, avez-vous quelque observation ?..
(*Un moment de silence.*)
Répondez.

PAULINE, *d'un air timide, et sans lever les yeux.*

Non, Monsieur...
(*Un court moment de silence.*)
Une seule, peut-être...

M. DE VERVILLE, *avec douceur et crainte.*

Pauline, veuillez bien nous la faire connaître.

PAULINE, *d'une voix plus ferme.*

Ce mouvement d'orgueil doit m'être pardonné !..
(*Regardant le notaire.*)
A propos de mon père, on a mentionné
La Légion-d'Honneur dont il faisait partie...

LE NOTAIRE.

Oui, ses titres y sont : en est-il qu'on oublie?..

PAULINE.

Si j'ai bien entendu, l'on a mis chevalier ?

M. RICHOMME, *remettant ses lunettes et relisant.*

Oui... chevalier de l'ordre...

PAULINE, *l'arrêtant.*

(Elle se lève.)

Il était officier.

M. DE VERVILLE.

C'est vrai. De cette erreur c'est moi seul qui suis cause :
J'étais préoccupé sans doute, et je suppose...
Cet oubli de ma part doit être réparé ;
Votre remarque est juste et je vous en sais gré.
Oui, vous avez raison, Pauline, d'être fière
Du titre glorieux que porta votre père,
Titre qu'il ne dut point à la faveur des cours,
Et qu'au champ de bataille il paya de ses jours.

(Au notaire.)

Avez-vous corrigé ?...

M. RICHOMME, *lui montrant le mot changé.*

C'est fait.

(Il se lève, et va prendre Pauline par la main, pour l'amener à la table.)

Mademoiselle...

(Pauline y marche d'un pas timide.)

Voici la plume...

(Il lui présente la plume et lui marque du doigt la place où elle doit signer.)

Ici...

(Pauline signe.)

M. DE VERVILLE *va pour signer à son tour, mais, s'apercevant de l'émotion de Pauline, il dit à demi-voix à madame Duclos.*

Je crains... veillez sur elle !

(Madame Duclos soutient Pauline et l'amène se rasseoir sur sa chaise. — M. de Verville signe.)

M. RICHOMME, *aux témoins.*

Vous plaît-il de signer ?

(Les quatre témoins se lèvent, vont signer et demeurent debout.)

M. DE VERVILLE, *croyant entendre du bruit à la porte.*

Laurent !..

LAURENT.

Oh ! je suis là.
Reposez-vous sur moi : personne n'entrera ;
D'ailleurs, j'ai pris le soin d'éloigner tout le monde.

M. DE VERVILLE, *à madame Duclos.*

Laure ?..

Mme DUCLOS.

Est chez elle.

M. DE VERVILLE.

Bon !

LAURENT.

Le baron de Vilmonde
Est avec monsieur Paul dans les bosquets du haut ;
Ils ne reviendront pas, je pense, de sitôt.
Vous pouvez...

M. DE VERVILLE.

Il suffit, tout s'arrange à merveille.
(Faisant un signe à madame Duclos.)
Apportez...

Mme DUCLOS.

Je comprends.

(Elle entre dans une pièce à gauche, et en sort aussitôt, rapportant une cassette et un écrin.)

M. DE VERVILLE *prend l'écrin de ses mains, et vient l'offrir à Pauline.*

Je n'ai pas de corbeille :
J'ai voulu que ceci, du moins, y suppléât...
Tenez... *(Il présente l'écrin.)*

PAULINE *vivement et se levant.*

Des diamans ?..

(Elle repousse l'écrin.)

M. DE VERVILLE.

Ils sont dans le contrat,
Et vous ne pouvez plus les refuser, Pauline.

PAULINE.

Ah ! Monsieur... reprenez..

M. DE VERVILLE.

Non, non... je vous devine.
Ce refus part d'un cœur et noble et généreux !..
Calmez-vous ; j'ai prévu vos craintes et vos vœux :
(Montrant la cassette que tient madame Duclos.)
Cette cassette aussi vous appartient.

PAULINE.

De grâce !..

M. DE VERVILLE.

Mes dons auront leurs fruits... je sais où je les place.
Cette cassette, elle est à vous... mais, à dessein,
J'ose vous en prier !.. ne l'ouvrez que demain.
(Il lui remet la clef.)

PAULINE, *avec émotion, et voulant se jeter aux pieds de M. de Verville.*

Monsieur, mon bienfaiteur, mon ami !..

M. DE VERVILLE, *la retenant aussitôt.*

Plus de larmes,
Pauline, dissipez d'inutiles alarmes...
Allons, remettez-vous de votre émotion.
(*Se retournant vers les quatre témoins.*)
Messieurs, n'oubliez pas notre convention.
J'aurai besoin encor de votre ministère,
Ce soir à la mairie, ensuite, au presbytère.
(*Les quatre témoins saluent et sortent.*)

SCÈNE II.

Mme DUCLOS, PAULINE, M. DE VERVILLE, M. RICHOMME, LAURENT.

M. RICHOMME.

Vous n'avez plus, Monsieur, d'ordres à me donner?

M. DE VERVILLE.

Non, Monsieur, je suis loin de vouloir ordonner;
Mais, si je puis vous faire une simple demande,
C'est le secret encor que je vous recommande!

M. RICHOMME.

Et nous le garderons. Un notaire est discret,
Ou doit l'être toujours : c'est dans son intérêt.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

Mme DUCLOS, PAULINE, M. DE VERVILLE, LAURENT.

M. DE VERVILLE, *à Pauline.*

Je vous quitte : veuillez prendre un peu de repos...
Adieu donc. — Laurent, viens, et madame Duclos.
(*Il sort.*)

Mme DUCLOS, *le suivant.*

Me voilà... Chère enfant ! ah ! va-t-elle être heureuse !

LAURENT, *qui suit madame Duclos lui dit à l'oreille.*

La petite filleule est sage, vertueuse,
Digne de son bonheur !.. il faudrait, néanmoins,
Qu'elle eût vingt ans de plus...

Mme DUCLOS.

Ou Monsieur vingt de moins.

SCÈNE IV.

PAULINE.

Ils sont partis... Ma vue encor troublée... où suis-je ?
Est-ce une illusion ?.. une erreur ?.. un prestige ?
Mais non... ils étaient là... C'est là que, de ma main,
J'ai signé le contrat qui nous lie... et demain !..
Demain, quel changement ! à peine j'ose y croire !
Un ami de mon père, honorant sa mémoire,
Son compagnon d'enfance et témoin de sa mort !..
Celui même, celui qui, sans prévoir mon sort,
Quand je reçus le jour, me prit sous son égide,
Plus tard fut mon soutien, mon protecteur, mon guide,
Me confie, à son tour, sa vie et son destin,
Son bonheur !.. Je serai sa compagne demain !
Ah ! ne nous troublons plus... rassemblons nos idées.
Oui, par tant de faveurs à la fois accordées,
Le ciel voulut, sans doute, éprouver ma raison.
Epouse, quels devoirs va m'imposer ce nom !
—Je ris pourtant, car Laure et monsieur Paul, son frère,
Ils seront mes enfans... je vais être leur mère.
Je m'attends que, d'abord, irrités contre moi,

Aucun d'eux ne sera soumis de bonne foi...
Non.. une belle-mère !... et surtout de mon âge !
Je ne faiblirai point... oh ! j'aurai du courage.
Qu'ai-je à faire, après tout ?.... les ramener au bien.
La persuasion est un si doux moyen !
Je l'emploirai. J'ai lu quelque part une fable
Qui renferme, à mon sens, une morale aimable :
Voulez-vous retirer quelqu'un d'un mauvais pas ?
Conseillez doucement, mais ne commandez pas.

SCÈNE V.

PAULINE, PAUL.

PAUL, *entr'ouvrant la porte.*

Pauline !

PAULINE, *à part.*

Monsieur Paul !

PAUL, *à part.*

Oui, la voilà, c'est elle !..

PAULINE.

Est-ce qu'on entre ainsi chez une demoiselle,
Monsieur ?.. Retirez-vous.

PAUL.

Ah ! daignez m'écouter !
Au désir de vous voir je n'ai pu résister.

PAULINE.

Sortez, dis-je, ou c'est moi qui vous cède la place.

PAUL, *la retenant.*

Non, ne me faites pas une telle menace !
Restez, chère Pauline !.. un seul petit moment !
Que je vous dise un mot, et je pars promptement.

PAULINE.

Sortez!

PAUL.

N'êtes-vous pas un peu de la famille?
Mon père vous regarde ici comme sa fille :
Je suis donc votre frère, et vous êtes ma sœur,
Vous devez me traiter avec moins de rigueur.
Pauline! frère... sœur... à ce titre, il me semble,
Qu'on ne peut trouver mal que nous soyons ensemble.

PAULINE.

Moi, j'y trouve du mal, et si vous ne sortez,
Je le répète, il faut. .

PAUL.

Eh! de grâce, écoutez,
Pauline, faites-moi ce léger sacrifice,
Où je vais croire alors que ce n'est qu'un caprice,
Car nous nous sommes vus encore ce matin,
Et je vous ai parlé, tête à tête, au jardin...
Vous m'avez répondu sans crainte, sans colère,
Et donné des conseils... qui, bientôt, je l'espère,
Germeront dans mon cœur, y porteront leurs fruits,
Et me rendront un jour tout autre que je suis,
Tel qu'il faut que je sois!.. Oui, je venais vous dire
Combien déjà sur moi vous avez pris d'empire!
Je me suis fait un plan, et, pour le suivre mieux,
Je pense à vous... Toujours vous êtes sous mes yeux.
Si Laure, trop injuste, exhale quelque plainte,
J'apaise le courroux dont son ame est atteinte.
C'est moi qui vous défends en toute occasion,
Qui cherche à la guérir de sa prévention;

Et moi, le croiriez-vous? j'ai combattu la mienne;
Je fus injuste aussi, faut-il que j'en convienne?
Oui, je me suis montré quelques momens jaloux
De tant de petits soins que mon père a pour vous;
Mais, repoussant bientôt cette affreuse injustice,
Mon cœur de tous ces soins est devenu complice,
Et j'ai senti moi-même, enfin, que vos vertus,
Vos charmes, vos attraits, méritaient cent fois plus!

PAULINE.

Arrêtez.

PAUL.

Mes discours vous fâchent-ils?..

PAULINE.

Sans doute.

Vous me flattez..., comment voulez-vous que j'écoute?

PAUL.

Mais non..., ce que j'ai dit n'est que la vérité.
Eh quoi! vous douteriez de ma sincérité?
Écoutez-moi, Pauline, avec plus d'indulgence.
Je veux avoir des droits à votre bienveillance:
Ne m'ôtez pas l'espoir d'en être digne un jour.
Si j'osais devant vous parler de mon amour,
Je conçois aisément que vous seriez blessée
D'entendre ainsi l'aveu de ma seule pensée;
Mais, du moins, je m'exprime avec tout le respect
Et la discrétion d'un amour circonspect.
Je veux bien devenir et raisonnable et sage,
Mais répondez un mot... un mot qui m'encourage!
Affermissez mon cœur!.. et, pour prix de ma foi,
Qu'un seul de vos regards se tourne enfin vers moi!

PAULINE, *souriant.*

Mon cher Paul...

PAUL, *avec transport.*

Mon cher Paul!.. Ah! que viens-je d'entendre?

PAULINE, *assez gaîment.*

Ecoutez jusqu'au bout, afin de me comprendre.
Je dirai, puisqu'il faut répondre absolument,
Que vous extravaguez un peu dans ce moment.

PAUL, *confondu.*

Pauline!...et c'est vous... vous! Oh non! je doute encore..
(Avec un mouvement vif et spontané.)
Eh bien! oui, je vous aime!..

PAULINE.

O ciel!

PAUL.

Je vous adore!
(Pauline veut fuir: il la retient.)
Vous m'entendrez. Mon cœur, trop fortement épris,
Ne cédera jamais, pas même à vos mépris;
Plus on veut le dompter, plus il est irritable,
Et vous ne savez pas de quoi je suis capable,
Si vous poussez à bout ce cœur désespéré!

PAULINE.

Que ferez-vous donc?

PAUL.

Je... je vous enlèverai!

PAULINE.

M'enlever!.. Mon cher Paul, calmez votre délire:
Il me restait encor quelques mots à vous dire...

PAUL, *transporté.*

Comment?..

PAULINE.

Faisons la paix, donnez-moi votre main...

PAUL.

Et ces mots charmans?..

PAULINE.

Chut!.. vous les saurez demain.
(*Elle se sauve par la porte à gauche.*)

SCÈNE VI.

PAUL, *la suivant jusqu'à la porte,*

Demain! serait-il vrai?.. Vous fuyez ma présence!..
Ah! Pauline, je vais mourir d'impatience!..
(*Revenant.*)
Demain! moi qui voulais partir! Heureux hasard!
Que mon père a bien fait d'empêcher mon départ!
Je le blâmais alors.. maintenant je l'approuve.

SCÈNE VII.

PAUL, LAURENT.

LAURENT.

Ah! vous voilà, monsieur, à la fin je vous trouve;
Je vous cherchais partout, mais je dois dire aussi
Que je ne comptais pas vous rencontrer ici.

PAUL.

Mon cher Laurent, tu vois combien ma joie est vive.
Si tu savais!.. devine enfin ce qui m'arrive.

LAURENT.

Je ne devine pas... je ne suis pas sorcier.

PAUL.

Oh! tu vas, j'en suis sûr, encor te récrier,
Faire de beaux discours où ton esprit s'égare,
Car depuis quelque temps tu n'en es pas avare;
Et si, lorsque tu m'as bien sermonné, prêché,
Je ne sentais qu'au fond tu m'es fort attaché,
Je t'aurais envoyé cent fois à tous les diables!

LAURENT.

De pareils complimens, monsieur, sont très aimables:
Je vous en remercie.

PAUL.

Ecoute, et sois discret.
Je vais te confier, Laurent, un grand secret.
Je suis... je suis aimé!..

LAURENT.

Bon!.. voilà ce qui cause
Vos transports?.. Allons donc, vous riez, je suppose?
Je ne trouve rien là, moi, de bien étonnant...
A Paris, tous les jours vous m'en disiez autant.

PAUL.

Laisse-moi t'achever, bavard, langue assassine!..
Je suis aimé, te dis-je!

LAURENT.

Et de qui?

PAUL.

De Pauline!

LAURENT, *avec l'expression de Talma dans* Manlius.

Je le savais.

PAUL, *étonné*.

Comment?..

LAURENT.

Oui, oui.

PAUL.

D'où l'as-tu su?

LAURENT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'en est aperçu.

PAUL.

Jusqu'aujourd'hui pourtant, jamais en sa présence
Je n'avais témoigné que de l'indifférence.

LAURENT.

Et voilà le pourquoi!.. Plus vous sembliez la fuir,
Plus elle avait les yeux sur vous. — Prompte à rougir,
Lorsqu'un de vos regards la surprenait, Pauline,
A son tour, détournait la vue... — A la sourdine,
On s'informait souvent — « quels étaient vos plaisirs?
« A quoi vous employiez ici tous vos loisirs? » —
Que de fois j'entendis notre aimable filleule
Gémir de ce que Laure... et vous... la laissiez seule!
Que de fois, le matin, quand vous veniez rêveur,
Le front tout soucieux, les traits pleins de pâleur,
M'a-t-elle dit encor, vous voyant si maussade:
« Laurent! qu'a monsieur Paul? est-ce qu'il est malade? »
— Tout cela d'une voix... et d'un air d'intérêt!..
— Eh bien! en doutez-vous? suis-je dans le secret?

PAUL.

Si tu pouvais savoir quel plaisir tu me causes!..
Dis-moi tout, cher Laurent, tout jusqu'aux moindres choses.

LAURENT.

Ce départ projeté, ce voyage à Paris,
Contre lequel Monsieur a jeté les hauts cris...

PAUL.

Eh bien?..

LAURENT.

Vous n'avez pas deviné?

PAUL.

Non : mon père
S'est fâché... Je restais, pour calmer sa colère.

LAURENT.

Quel esprit pénétrant!..— C'est elle qui, sous main,
Excitait votre père à rompre ce dessein.

PAUL.

C'est Pauline, dis-tu!..

LAURENT.

La chose était notoire.

PAUL.

Se peut-il?.. En effet, je commence à le croire...
Elle a pris sur mon père un certain ascendant...

LAURENT.

Oui, l'on vous aime!.. enfin l'on s'intéresse tant
A vous, à vos projets, à tout ce que vous faites,
Que l'on m'a demandé...

PAUL.

Quoi?

LAURENT.

L'état de vos dettes.

PAUL.

O ciel!.. ah! je rougis!.. Pauline connaîtrait?..

LAURENT.

Pourquoi donc cette honte ?.. est-ce encore un secret ?
Mais, à-propos, monsieur, j'avais à vous remettre,
Lorsque je suis entré...

PAUL.

Quoi donc ?

LAURENT.

C'est une lettre...
Eh bien !.. qu'en ai-je fait ?..

PAUL.

Et sais-tu de qui ?

LAURENT.

Non.
Mais, à vous dire vrai, j'en ai quelque soupçon...
— Je la tiens : elle sent le musc. C'est quelque belle...
Des petits pieds de mouche... oh ! oui, cela vient d'elle.

PAUL.

Donne donc... Que vois-je ?.. ah ! c'est encor de Clara !

LAURENT.

Cette jeune beauté qu'un soir à l'Opéra...
Je m'en doutais.

PAUL.

Grand dieu !. Laurent ! quelle imprudence !.
(*Il lit très vite.*)
« Ne pouvant plus long-temps supporter votre absence.. »

LAURENT.

Elle aurait le projet de venir vous trouver ?

PAUL.

Le projet! c'est bien pis !.. elle vient d'arriver!
(*Lisant très vite.*)
« Loin de vous, mon cher Paul, je souffre, je m'ennuie,
« J'ai des vapeurs, Clara ne tient plus à la vie...
« Aussi, j'ai tout quitté, Paris et ses plaisirs!
« L'amour m'amène enfin sur l'aile des zéphirs.
« Me voilà près de vous, malgré votre consigne :
« Venez, je vous attends à l'auberge du Cygne. »

LAURENT.

A l'auberge du Cygne! à deux pas du château!

PAUL.

Si Pauline apprenait!..— Laurent, c'est un fléau
Que cette femme-là!

LAURENT.

Monsieur, elle vous aime!

PAUL.

Non, l'on ne m'aime point, j'en suis sûr, et moi-même,
En la trouvant aimable et jolie un moment
Par caprice, que sais-je? ou par désœuvrement...
Je n'eus jamais pour elle un sentiment plus tendre.

LAURENT.

Oh! cet aveu, monsieur, a droit de me surprendre,
Vous qui vantiez toujours ses grâces, ses appas!..

PAUL.

J'en étais amoureux, mais je ne l'aimais pas.
Laurent, mon cher Laurent!.. sur ton zèle je compte.

LAURENT.

Quelle voie employer pour...

PAUL.

Cherche la plus prompte !
Je ne veux point la voir ; je ne la verrai point.

LAURENT.

Bon !.. nous voilà déjà bien d'accord sur ce point.
Mais j'yrai donc pour vous à l'auberge du Cygne ?

PAUL.

Eh oui ! va la trouver...

LAURENT, *fausse sortie.*

J'y vais en droite ligne...

(*Revenant.*)

Et je lui dirai, quoi ?

PAUL.

Parbleu !.. tu lui diras
Que je suis à Paris, tout ce que tu voudras,
Pourvu qu'elle s'éloigne !.. et tâche que mon père,
Que Pauline, surtout ignorent cette affaire.
Pars.

(*Laurent va pour sortir, Paul le suit, le baron de Vilmonde qui entre se trouve tout-à-coup sur leur chemin.*)

SCÈNE VIII.

PAUL, LAURENT, le Baron **DE VILMONDE.**

LE BARON, *à Paul en entrant.*

Ah ! c'est vous, mon cher....

PAUL, *très vite, et s'esquivant avec Laurent.*

Je suis pressé... pardon!
Je reviens... Serviteur à monsieur le baron !

SCÈNE IX.

Le Baron **DE VILMONDE**, *seul.*

Quels vertiges, morbleu, sont aujourd'hui les nôtres?
Nous courons tous ici les uns après les autres.
On se cherche, on s'évite... A peine on a dîné
Qu'on se lève de table... On a l'air étonné,
Gêné, déconcerté... L'on se parle à l'oreille,
On se regarde... Enfin Verville me conseille
De faire un tour ou deux dans son parc, et j'y vais
Avec Paul, qui s'enfuit trois minutes après.
Je retrouve en ce lieu mon jeune homme : j'espère
Qu'il va du moins me dire un mot sur ce mystère;
Pas du tout, l'étourdi me plante encore là,
Interdit, confondu... j'attends... et me voilà!

SCÈNE X.

PAULINE, le Baron **DE VILMONDE**.

PAULINE, *revenant par la porte à gauche.*

Il est sorti! Bon.....
(apercevant le baron, elle jette un cri.)
Ah! le baron de Vilmonde!..

LE BARON, *apercevant Pauline, va vers elle.*

Ah! venez me tirer d'une peine profonde!
Je trouve, grâce au ciel, quelqu'un à qui parler!
Venez, ma chère enfant, venez me consoler.

PAULINE, *étonnée.*

Vous, monsieur le baron, chez moi?..

LE BARON.

Chez vous?

PAULINE.

Sans doute.

LE BARON.

Ma foi, c'est le hasard qui m'a mis sur la route.
Rassurez-vous, Pauline, et levez vos beaux yeux..
Ce tête à tête, hélas! n'est pas fort dangereux.
Je n'ai pas soixante ans, mais il ne s'en faut guère;
Je puis donc causer seul avec vous, comme un père.
Vous me le permettez, n'est-ce pas?.. Aussi bien
Je désirais avoir ce secret entretien;
Puisque l'occasion s'offre à moi si propice,
Ne trouvez point mauvais qu'enfin je la saisisse.

PAULINE, *souriant.*

Vous m'effrayez un peu, monsieur le baron.

LE BARON.

Bon!..
Ce n'est pas cependant là mon intention.
Ma chère, soyons francs, vous n'êtes pas heureuse?
(*Mouvement de surprise de Pauline.*)
Non, toujours patiente autant que généreuse,
Vous ne vous plaignez point du chagrin qu'on vous fait,
Mais...

PAULINE, *souriant.*

J'aurais très grand tort de me plaindre, en effet:
Votre prévention, Monsieur, est mal fondée.
D'où peut vous provenir une pareille idée?

LE BARON.

Oh! ma prévention est juste, cette fois;
Je sais ce que je sais, je vois ce que je vois.
Pendant tout le dîner, aujourd'hui même encore,
Vous étiez triste...

PAULINE.

Moi?

LE BARON.

Mademoiselle Laure,
Silencieuse aussi, boudait de son côté...

PAULINE.

Tout le monde n'a pas votre heureuse gaîté.

LE BARON.

Tout le monde n'a pas non plus votre mérite.

PAULINE.

Oh! des complimens!

LE BARON.

Non... c'est lui qui vous suscite
Des peines, du tracas, des ennuis... Entre nous,
Laure dans ce château vous voit d'un œil jaloux,
Et son humeur souvent vous fit verser des larmes.
Le frère, autre étourdi, n'admire que vos charmes,
Et son séjour ici, qu'il cherche à prolonger,
Peut, croyez-moi, pour vous n'être pas sans danger.

PAULINE.

Mais, monsieur le baron, contre votre ordinaire,
Pardonnez... je vous trouve aujourd'hui bien sévère.
De grâce, où voulez-vous en venir?

LE BARON.

M'y voici;
Ecoutez : je suis veuf et riche, dieu merci!
Trop riche, peut-être? oui, tout cela me fatigue.
Pour comble de malheur, mon fils n'est point prodigue,
Raisonnable, rangé, studieux, grand liseur,
C'est un bibliophile, un garçon tout penseur;
Il se plaît à pâlir sur les vieilles chroniques,
Et donne pour du neuf les légendes antiques.
Mais, pendant qu'il s'isole avec son Apollon,
Moi, je suis seul aussi... tout marche à l'abandon.
On me pille, on me vole, ou bien mes domestiques,

Au lieu de me servir, font les grands politiques.
Jusqu'à mon cuisinier qui, pour m'empoisonner,
Gouverne les états en brûlant mon dîner!..
Je suis las à la fin de ce genre de vie,
Et je veux en changer. Pauline, je vous prie...
Donnez-moi des conseils.

PAULINE.

Moi, monsieur le baron!
Je ne me fierais pas à ma propre raison.

LE BARON.

Voici quel est mon plan, je vais vous le soumettre.
Ah! s'il m'était permis de le suivre à la lettre,
Je crois que je n'aurais plus rien à désirer.

PAULINE.

Il faut l'exécuter, alors, sans différer.

LE BARON.

Peut-être je bâtis des châteaux en Espagne.
— Je veux joindre à mon sort celui d'une compagne
Aimable, douce, sage, et qui, de bonne foi,
Aux soins de ma maison s'entendra mieux que moi.
Je la choisis bien née, honnête et sans fortune. —
Qu'elle me rende heureux, je n'en demande aucune.
Je veux une orpheline... orpheline! je tiens
Surtout à cet article. Oui, par-là je préviens
L'ennui de ces parens qui, par leurs clabaudages,
Leurs conseils, font souvent le tourment des ménages.
Je prétends assurer son bonheur. Je le puis,
Librement, et sans faire aucun tort à mon fils...
Faut-il enfin, faut-il, Pauline, que j'achève?
Cet objet, ce trésor que je vois dans mon rêve...
C'est vous!

PAULINE.

Moi!

(elle sourit à part.)

LE BARON.

Pesez bien mes propositions.

(Il s'essuie le front, comme ayant chaud des efforts qu'il a faits pour arriver à cet aveu.)

PAULINE.

Ceci demande au moins quelques réflexions.

LE BARON.

Oh! réfléchissez, soit! mais que Laure et son frère
Ne sachent rien encor. Pour eux c'est un mystère.
Vous pouvez consulter votre digne parrain,
Verville est mon ami. Répondez-moi...

PAULINE.

Demain.

LE BARON.

Ah! vous me ravissez! ma charmante orpheline!
Oui...

PAULINE, *comme à la suite d'une réflexion.*

Monsieur le baron?

LE BARON.

Plaît-il, chère Pauline?

PAULINE.

A Paris vous avez, dit-on, un grand crédit?

LE BARON.

Un grand crédit, parbleu! très grand, sans contredit.
Chez le garde-des-sceaux, au commerce, à la guerre,
A la marine, au diable! Il n'est pas ministère
Et direction même, où je n'aie un parent!..
Enfin, j'ai pour amis tout le gouvernement.

PAULINE.

Cela vous fait honneur, je vous en félicite.

LE BARON.

Honneur ! je suis riche... Eh ! voilà tout mon mérite.
Mais puis-je faire au moins quelque chose pour vous ?
Quels que soient vos désirs, je les remplirai tous.

PAULINE.

Vous dites qu'on s'effraie ici de ma présence :
Ah ! qu'il me serait doux de forcer au silence
Ceux qui pensent avoir à se plaindre de moi !

LE BARON.

J'entends.

PAULINE.

Mon parrain souffre, il voit avec effroi
Que ses enfans, à l'âge où l'on devient plus stable,
N'ont pas encore un rang, un état convenable.

LE BARON.

Sans doute.

PAULINE.

Et je voudrais qu'on m'eût l'obligation...

LE BARON.

Fort bien. — C'est ce qu'on nomme une intervention.
Un mari pour la fille, on en trouvera mille...
Un grade supérieur au fils, c'est moins facile ;
Mais les amis sont là, nous en viendrons à bout,
Reposez-vous sur moi, je me charge de tout !

PAULINE.

Ah ! monsieur le baron, que vous êtes aimable !

LE BARON, *transporté.*

Eh ! pas autant que vous, filleule incomparable !

(Il veut lui baiser la main, madame Duclos entre et l'appelle.)

SCÈNE XI.

PAULINE, LE BARON, Mme DUCLOS.

Mme DUCLOS.

Monsieur le baron !

LE BARON.

Hé! quoi?

Mme DUCLOS.

Vos chevaux sont mis.

LE BARON, *à Pauline.*

Je vous quitte. A demain! Je m'en vais à Paris,
Et suis un maladroit si, malgré tout mon zèle,
Je n'en rapporte pas une bonne nouvelle.

(Il sort à la hâte.)

SCÈNE XII.

PAULINE, Mme DUCLOS, *tenant un petit carton.*

(La pendule qui est sur la cheminée sonne neuf heures. — Le jour baisse un peu.)

PAULINE, *les yeux fixés sur le cadran.*

Neuf heures!..

(Elle reste rêveuse et pensive.)

Mme DUCLOS.

Encor trois, et... Comme le temps fuit!
Dans trois heures déjà nous serons à minuit!

PAULINE, *sans prendre garde à ce que dit madame Duclos.*

Chaque fois que j'entends sonner cette pendule,
J'éprouve... un froid mortel dans mes veines circule,
Mon cœur bat!..

Mme DUCLOS.

Mon enfant, eh! c'est si naturel!
Je me souviens du jour où, comme vous... ô ciel!

Ah! dans ce moment-là quel effroi fut le nôtre!
Vrai, vrai... mon cœur battait cent fois plus que le vôtre.

PAULINE, *toujours pensive.*

Laure!..Paul!.. je tremble. Ah! s'ils entendaient mes vœux!

Mme DUCLOS.

N'ayez aucun souci, l'on veillera sur eux.
Dans sa chambre déjà Laure s'est enfermée.
J'ai vu chez monsieur Paul une lampe allumée.
Il lit le *Moniteur;* avant de le finir,
Je doute qu'il résiste au besoin de dormir.
Laurent doit envoyer bientôt coucher son monde;
Je ne tarderai pas à faire aussi ma ronde.
Enfin, tout est prévu, le concierge Perrin
Ne saura rien lui-même; on sort par le jardin.
Venez; garderons-nous cette simple toilette?

PAULINE.

Ma bonne!...

Mme DUCLOS, *entr'ouvrant le petit carton.*

Vous voyez que la couronne est prête.
C'est moi qui l'ai tressée, et mon cœur vous répond
Du plaisir qu'il aura d'en parer votre front.

PAULINE, *sans l'écouter.*

Mon ame... tour à tour, elle craint, elle espère!
Pourquoi, dans ce moment, n'ai-je pas une mère!...

Mme DUCLOS.

Venez, ma chère enfant, cette réflexion.....

(*Elle l'entraîne doucement vers la porte à gauche.*)

PAULINE *se laisse conduire, mais, apercevant le portrait de son père, placé entre la fenêtre et la porte, elle s'écrie tout-à-coup.*

Mon père!.... (*Elle se prosterne.*)
Donne-moi ta bénédiction!

(*La toile baisse.*)

ACTE IV.

Salon du premier acte.

SCÈNE Ire

Mme **DUCLOS**, *entrant par la gauche;* **LAURENT**, *entrant en même temps par la droite; tous deux se rencontrent.*

LAURENT.

Ah! ah! déjà sur pied! Dieu! quelle promptitude!
Si matin!

Mme DUCLOS.

C'est assez, je crois, mon habitude.

LAURENT.

Mais, contre la coutume, on s'est couché si tard!

Mme DUCLOS.

A deux heures, pas plus.

LAURENT.

Deux heures, et le quart.

Mme DUCLOS.

Franchement, de dormir je n'avais nulle envie.

LAURENT.

Ni moi, je l'avouerai. Cette cérémonie,
Ce mystère imposant, au milieu de la nuit...
Tout cela n'a cessé d'occuper mon esprit,
Et mes yeux....

Mme DUCLOS.

J'ai gardé ce secret-là, j'espère?

LAURENT.

Et cela fait honneur à votre caractère.

Mme DUCLOS.

Mais aussi, tout le monde, en cette occasion,
Est assez bien payé de sa discrétion.

LAURENT.

Monsieur, en me quittant, d'une façon charmante,
M'a donné ce contrat... Cinq cents livres de rente.
(Il le montre.)

Mme DUCLOS, *montrant aussi un contrat.*

De son côté, Madame en a fait tout autant.

LAURENT, *regardant le papier.*

Le bon maître!..

Mme DUCLOS.

Et Pauline, ah! quelle aimable enfant!
Un cœur!.. Puisse le ciel bénir ce mariage!
(Tout-à-coup, en riant.)
A propos de cela, dites donc, c'est dommage
Que je sois mariée avec monsieur Duclos,
Nous aurions pu, mon cher, réunir nos deux lots.

LAURENT, *avec un certain air d'ironie.*

L'idée est fort heureuse, et je suis très sensible...
Mais comme en ce moment la chose est impossible,
Nous en reparlerons dans quelque temps d'ici,
Plus tard, quand vous prendrez un troisième mari.

Mme DUCLOS, *voyant entrer M. de Verville.*

Chut!..

SCÈNE II.

Mme DUCLOS, M. DE VERVILLE, LAURENT.

M. DE VERVILLE, *en robe de chambre.*

Madame Duclos, allez...

Mme DUCLOS, *empressée.*

Où?..

M. DE VERVILLE.

Chez ma femme.

Mme DUCLOS.

J'y cours. — Monsieur, pardon, la santé de Madame?

M. DE VERVILLE.

Très bonne, allez.

(*Madame Duclos sort.*)

SCÈNE III.

M. DE VERVILLE, LAURENT.

M. DE VERVILLE.

Laurent, tout va-t-il à mon gré?
Dans la maison crois-tu que rien n'ait transpiré?

LAURENT.

Rien.

M. DE VERVILLE.

Parlons de mon fils.

LAURENT.

Monsieur Paul, je l'avoue,
N'a pas prévu le tour que son père lui joue.
Ceci lui donnera matière à réfléchir.

M. DE VERVILLE.

Hélas! si mes enfans, au lieu de s'affranchir
Des liens de l'amour et de l'obéissance,
M'avaient montré des soins, de la reconnaissance,
Les égards qu'il m'était permis d'attendre d'eux,
Le ciel sait si mon ame eût formé d'autres vœux!
Ne crois pas, cependant, que je les abandonne.
Forte de mon appui, du droit que je lui donne,
Pauline est appelée à de nouveaux devoirs,
Mais n'exercera point de rigoureux pouvoirs.
Dans des principes purs son ame est affermie;
Elle sera leur mère, ou plutôt leur amie!...
En me l'associant, c'est un guide de plus
Que je prends pour les rendre à l'honneur, aux vertus!
— Laurent?

LAURENT.

Monsieur.

M. DE VERVILLE.

Dis-moi maintenant : cette femme,
Objet si dangereux d'une honteuse flamme!..
Que mon fils imprudent aurait eu le malheur,
Peut-être, d'exposer aux regards de sa sœur!...

LAURENT.

La charmante Clara?

M. DE VERVILLE.

Qu'est-elle devenue?

LAURENT.

Repartie au galop,.. comme elle était venue.
Contre elle furieux, mon maître, hier au soir,

A promis, a juré de ne plus la revoir.
Par son ordre, c'est moi qui l'ai congédiée.
Oh! c'est exact... La belle en vain s'est récriée,
Je l'ai mise en voiture, et puis, fouette cocher!
J'avais donné le mot, il a fallu marcher.

M. DE VERVILLE.

A merveille!

LAURENT.

Je crois que de cette aventure,
Monsieur, va résulter une bonne rupture,
Et qu'on n'ira plus voir le *Philtre* à l'Opéra,
De peur d'y rencontrer la sensible Clara.
C'est heureux, car, soit dit sans amphibologie,
Elle nous menait droit à Sainte-Pélagie.

M. DE VERVILLE.

Ciel!

LAURENT.

Une fois déjà vous nous aviez sauvés!

M. DE VERVILLE.

Et tous ces créanciers...

LAURENT.

Ne sont pas arrivés.
Ils viendront : chacun d'eux pressé, je dois le croire,
M'a fait de grand matin parvenir son mémoire.

M. DE VERVILLE.

Ah!..

LAURENT.

Quoique vous pensiez d'un pareil aperçu,
Croyez que tout cela s'est fait à mon insu.

M. DE VERVILLE, *affligé, et lui serrant la main.*

Je ne t'accuse pas dans ma douleur profonde,
Mais...

LAURENT.

On vient, c'est monsieur le baron de Vilmonde.

M. DE VERVILLE.

Va, Laurent, laisse-nous, ne t'éloigne pas trop.
(*Laurent sort.*)

SCÈNE IV.

M. **DE VERVILLE**, le Baron **DE VILMONDE**.

LE BARON.

N'es-tu pas étonné de me revoir sitôt,
Verville?

M. DE VERVILLE.

Pourquoi donc? tu sais que ma demeure
Pour toi, mon cher baron, est ouverte à toute heure.
Qui t'amène?... (*Lui prenant la main.*) Bonjour.

LE BARON.

Bonjour. Ma foi, mon cher,
J'ai fait bien du travail déjà depuis hier.

M. DE VERVILLE.

L'activité te plaît, et souvent je t'admire;
A ton âge être encor si vif!

LE BARON.

J'ai... tu vas rire...
Trois affaires en tête, et comme je suis prompt,
Il faut que, toutes trois, elles marchent de front.

M. DE VERVILLE.

Mais, avec ton esprit, tu n'es jamais en peine.

LE BARON.

Avant de te parler du sujet qui m'amène,
Ta filleule, dis-moi, ne t'a fait part de rien?

M. DE VERVILLE.

Non... je ne sache pas, du moins...

LE BARON.

C'est bien, c'est bien!
J'entre en matière : il faut un époux à ta fille.
Je viens t'en offrir un d'une bonne famille,
Que tu connais beaucoup. — En un mot, c'est mon fils.

M. DE VERVILLE.

Bon!

LE BARON.

Cela te surprend?

M. DE VERVILLE.

Je ne suis pas surpris;
Ta proposition me ravit et m'enchante!
Tu ne plaisantes pas?

LE BARON, *avec un faux sérieux.*

Jamais je ne plaisante,
Jamais!.. encore moins sur un pareil sujet.
Si mon fils te convient, Laure l'épouserait
Avec cent mille écus. — Je n'ai qu'une parole.

M. DE VERVILLE.

Tu sais que ma fille est...

LE BARON.

Une petite folle

Fort aimable, fort gaie, et qui m'arrange au mieux :
Mon fils, trop sage, aura de la raison pour deux.

M. DE VERVILLE.

Mais l'as-tu consulté, ton fils?

LE BARON.

C'est inutile.
Songe à rendre d'abord ta fille un peu docile :
Moi, je suis sûr d'Eugène. Hélas ! c'est un garçon
Qui, lorsque j'ai dit oui, jamais ne dira non.

M. DE VERVILLE.

Fort bien, mais penses-tu qu'avec ce caractère...

LE BARON.

Une fois mariés, ce sera leur affaire !
S'ils se fâchent, d'ailleurs, le mal n'est pas si grand,
Ils auront le plaisir du raccommodement.
Eh bien! tu réfléchis?

M. DE VERVILLE.

C'est que... il faudrait peut-être...

LE BARON.

C'est que!.. Je suis pressé, mon cher, et tu dois l'être.
Ta fille te tracasse, et mon fils, qui grandit,
Me gêne... Il est plus grand que moi. Ça me vieillit!
Et puis... et puis je veux chez moi vivre à ma mode.

M. DE VERVILLE.

Je m'arrangerais bien aussi de ta méthode ;
Mais...

LE BARON.

Mais qui t'en empêche, après tout?..

M. DE VERVILLE.

Mes enfans.

LE BARON.

Eh ! débarrasse-toi de ces petits tyrans.
Au lieu de rester seul à bayer aux corneilles !
Prends une femme.

M. DE VERVILLE.

Eh quoi ! baron, tu me conseilles...

LE BARON.

Le seul parti qui peut assurer ton bonheur,
Celui que je vais suivre.

M. DE VERVILLE.

En vérité?

LE BARON.

D'honneur!

M. DE VERVILLE.

Tu te remarieras?

LE BARON.

Je m'en fais une fête !
C'est un des trois projets que j avais dans la tête.

M. DE VERVILLE.

Je ne dois plus me taire après de tels aveux :
Apprends donc que je songe à former d'autres nœuds.

LE BARON.

Voyez-vous, le discret ! — As-tu quelqu'un en vue?

M. DE VERVILLE.

Sans doute. — Et toi, baron?
(*Le baron fait de la tête un signe affirmatif.*)
— La personne est connue?
Quelque femme bien riche?

LE BARON

Oui... riche de vertus!

M. DE VERVILLE.

D'un âge à plaire encore?

LE BARON.

Elle a vingt ans au plus,
Une figure aimable!.. et, ce que je préfère,
Une ame tendre et bonne, un cœur pur et sincère!
Elle est douce, indulgente, et point d'airs apprêtés!
Enfin, mon cher, elle a toutes les qualités.

M. DE VERVILLE, *transporté.*

Cher baron! mon ami!.. quelle joie est la mienne!
Ma femme est tout-à-fait le portrait de la tienne!

LE BARON, *lui serrant la main.*

Oui?.. je t'en félicite!

M. DE VERVILLE, *de même.*

Et moi, certainement,
Je te fais, de bon cœur, le même compliment.

LE BARON.

Fort bien, mais dépêchons: plus d'obstacles, de gène,
Débarrassons-nous, toi, de Laure, moi, d'Eugène;
Nos jeunes gens, d'ailleurs, se connaissent déjà.
Si l'on ne s'aime point, plus tard on s'aimera.
Il faut les marier à la mode d'Écosse,
Et, fiancés demain, après-demain la noce.
Ta parole... la mienne, et plus de vains discours,
Voilà comme, en affaire, on réussit toujours!

M. DE VERVILLE.

J'entends quelqu'un, je crois?

LE BARON.

A merveille ! c'est Laure.
Elle vient à propos. — Dis que mon fils l'adore.

SCÈNE V.

M. DE VERVILLE, LAURE, le Baron DE VILMONDE.

LAURE, *entre avec agitation : elle arrive à M. de Verville. sans apercevoir le baron.*

O ciel!... — Décidément, mon père... permettez !
Je ne peux plus tenir aux contrariétés
Que j'éprouve !

M. DE VERVILLE.

Ma fille ! eh quoi ! toujours des plaintes !

LAURE.

De quel droit cherche-t-on à m'inspirer des craintes?
Et toujours, censurant mes moindres actions,
M'accable-t-on ainsi de persécutions ?

M. DE VERVILLE.

Laure....

LAURE.

Ce n'est pas toi qui me rends malheureuse...
Mais Pauline. Envers moi sa conduite est affreuse.
Chargée ici de tout, Pauline croit devoir
S'arroger sur nous-mêmes un absolu pouvoir.

M. DE VERVILLE.

L'instant est mal choisi pour que je vous réponde,
Laure ; voilà monsieur le baron de Vilmonde.

LAURE, *honteuse et essuyant précipitamment ses yeux.*
Le baron!. .ô ciel!. .

LE BARON.

Non, non, ne vous gênez pas,
Allez! moi, je ne suis pour rien dans ces débats.

LAURE.

Monsieur...

M. DE VERVILLE.

A m'écouter, Laure, je vous engage.
Par le tendre intérêt qu'on inspire à votre âge,
Vous avez du baron attiré les regards,
Et ses intentions commandent vos égards.

LAURE, *à part.*

Nous y voilà!

LE BARON.

Je viens, ma belle demoiselle,
(*A part.*)
Pour vous... C'est singulier!.. je tremble devant elle!

LAURE, *à part.*

On veut que je l'épouse, et Paul avait raison:
Ayons la fermeté de lui répondre: non.
(*Pendant cet aparté de Laure, le baron fait signe à Verville de parler lui-même.*)

M. DE VERVILLE.

Ma fille, mon ami le baron de Vilmonde
Riche, vous le savez... honoré dans le monde
Par son rang, et de plus notre aimable voisin,
Vient exprès aujourd'hui demander votre main...

LAURE.

Ma main! cette demande assurément m'honore,
Mais, monsieur le baron...

M. DE VERVILLE.

Ecoutez-moi donc, Laure...
Si vous m'interrompez toujours...

LAURE.

J'entends fort bien.
Pour ne pas prolonger un pénible entretien,
Souffrez...

LE BARON.

Souffrez aussi... c'est moi qui sollicite
Votre main pour...

LAURE.

Monsieur, j'ai trop peu de mérite,
Et je ne me crois point digne de votre choix...

LE BARON.

Mais...

LAURE.

Soyez généreux !

LE BARON.

Mais, encore une fois...

LAURE.

Abandonnez vous-même un projet qui m'afflige !

LE BARON.

Ma chère enfant, c'est pour...

LAURE.

Oubliez-moi, vous dis-je.

LE BARON.

Je répète...

LAURE.

Ou plutôt, laissez-moi voir en vous
Un ami de mon père, et non pas un époux !

LE BARON.

Oh ! je perdrai la tête à lutter avec elle !
(Très haut.)
Qui ?.. moi, vous épouser ?.. non, non, Mademoiselle :
Vous êtes bien jolie et vous me plaisez fort,
Mais nous aurions grand'peine à nous mettre d'accord.
Je vous baise les mains et quitte la partie ..
(En s'en allant, il fait signe à M. de Verville d'arranger tout cela comme il le voudra.)
— Je te laisse le maître... Adieu . . .

SCÈNE VI.

M. DE VERVILLE, LAURE.

LAURE, *un peu interdite.*

Quelle sortie !
Ah ! Monsieur le baron, vous n'êtes pas galant.

M. DE VERVILLE.

Vous l'avez irrité. Votre esprit pétulant . . .

LAURE.

Et quelle inconséquence ai-je commise ? aucune.
Il vient m'offrir sa main, son nom et sa fortune,
Bon ! mais il me les offre avec ses soixante ans. . .
— Conviens que mon refus est des plus conséquens.

M. DE VERVILLE.

D'un pareil mariage il n'avait point l'idée,
Laure, et c'est pour son fils qu'il vous a demandée.

LAURE.

Son fils ! monsieur Eugène ! ô ciel ! ah ! qu'ai-je fait ?
Mon père ! . .

M. DE VERVILLE.

Il n'est plus temps.

LAURE.

Ah! j'eus tort, en effet.
Mon esprit prévenu... Va, dis-lui que, honteuse
De ma méprise et de...—Que je suis malheureuse!
(*Elle se jette dans un fauteuil.*)

M. DE VERVILLE, *la laissant dans ses réflexions.*

Vous vous repentirez, je vous en avertis,
Laure, de n'avoir pas écouté mes avis.
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LAURE.

Tu t'éloignes aussi de moi, grand Dieu! mon père?
(*Se levant.*)
Paul de cette méprise est la cause première;
C'est lui qui du baron toujours m'entretenait
Comme du seul époux que l'on me destinait.
Pour réparer sa faute et mon étourderie,
Que faire maintenant?.. Ah! je suis trop punie!

(*Pendant ce monologue, M. de Verville rencontre, près la porte du fond, madame Duclos qui entre, tenant une lettre. Il la prend de ses mains, en lit l'adresse, la décachète, la parcourt des yeux, et la rend ensuite à madame Duclos, en lui parlant à l'oreille. Il sort ensuite, madame Duclos lui ayant fait signe qu'elle va se conformer à ses intentions.*)

SCÈNE VIII.

LAURE, Mme DUCLOS.

Mme DUCLOS, *dans le fond.*

Mademoiselle...

LAURE.

Eh bien ?

Mme DUCLOS.

Peut-on entrer ?

LAURE.

Eh oui !

Qui craignez-vous ?..

Mme DUCLOS.

Pardon ! c'est qu'hier, aujourd'hui,
Et tout à l'heure encor, vous étiez si fâchée
Contre moi. Cependant je vous suis attachée !..
Ah !..

LAURE, *avec une impatience marquée.*

Que me vouliez-vous ?..

Mme DUCLOS.

Et toujours le ciel sait !..

LAURE, *plus impatiente.*

Parlez, mais parlez donc, madame Duclos !..

Mme DUCLOS, *tournant et retournant une lettre entre ses mains.*

C'est...
Une lettre...

LAURE, *vivement.*

Une lettre ?

Mme DUCLOS.

A l'instant apportée.

LAURE, *l'enlevant des mains de madame Duclos.*

De..? *(Elle regarde l'adresse.)*

D'Eugène!..

(Elle va pour l'ouvrir.)

Que vois-je! elle est décachetée?

Mme DUCLOS.

En effet... Il n'est pas d'usage, apparemment,
Qu'une jeune personne...

LAURE.

Allons, comme une enfant
L'on me traite, et bientôt vous verrez.. Je devine:
C'est mon père.

Mme DUCLOS, *se rappelant l'ordre de M. de Verville.*

Non, non.

LAURE.

Et qui donc?

Mme DUCLOS.

C'est Pauline.

LAURE.

Pauline!

Mme DUCLOS.

Malgré moi, je dois en convenir.

LAURE.

Mais c'est indigne!

Mme DUCLOS.

Elle a mieux fait que de l'ouvrir;
Elle en a pris lecture.

LAURE.

Ah!... j'étouffe!... j'ai peine....
Lisons vite, lisons ce que m'écrit Eugène.

(Elle lit avec une grande agitation. Pendant ce temps, madame Duclos s'échappe sans rien dire.)

SCÈNE IX.

LAURE, *lisant.*

« Aimable et charmante Laure.....

— Je suis d'une fureur !...

« Quoique j'aie peu trouvé les occasions de vous voir, je connais « les qualités brillantes qui vous distinguent.....

Cela ne s'est jamais vu !

« Et je serai le plus heureux des hommes, si vous agréez la « demande que mon père m'a promis de faire à monsieur de « Verville.....

— Ce bon monsieur Eugène ! ah ! si j'avais prévu !...

« Ce bonheur serait encore plus parfait, si, au don de votre « main, vous joigniez celui de votre cœur..... »

— De mon cœur !.. que répondre, après mon imprudence ?

P. S. « Je viens de composer une légende du onzième siècle, « d'après des manuscrits autographes. L'ouvrage sera orné de « vignettes et de majuscules gothiques. Dès que l'impression « en sera terminée, permettez-moi de vous faire hommage du « premier exemplaire sur papier de Chine. »

— Oh oui ! certainement !... je l'accepte d'avance !

SCENE X.

LAURE, PAUL, LAURENT.

PAUL, *avec une impatience amoureuse, et entraînant Laurent vers le côté droit de l'avant-scène.*

Arrive....

LAURE.

Ah ! c'est vous, Paul !...

PAUL, *tout occupé de son idée.*

Laure... pardonne...

(*A Laurent, avec mystère.*)

Eh bien ?

— Je suis à toi, ma sœur. — (*à Laurent*) As-tu trouvé moyen
De glisser mon billet, avec un peu d'adresse ?

LAURENT, *de même, en confidence.*

Votre billet, Monsieur... il est à son adresse...

PAUL, *enchanté.*

Vraiment ?... l'a-t-elle lu ?

LAURENT.

Sur-le-champ, devant moi.

PAUL.

Bon !.. ceci prouve au moins sa confiance en toi !
Ensuite ?...

LAURENT.

Je l'ai vue un moment interdite,
Et son front s'est couvert d'une rougeur subite...
Puis, tout-à-coup, plus calme, et par réflexion,
Elle m'a dit : Laurent... dans une heure... au salon.

PAUL, *transporté.*

Tais-toi, tais-toi... voilà ma sœur qui nous écoute.
Laisse-nous... que personne, entends-tu ? ne se doute...

LAURENT, *à part, et s'en allant.*

Pauline le rend fou .. Pour éviter l'éclat,
Il était temps, ma foi, que Monsieur l'épousât.

SCÈNE XI.

LAURE, PAUL.

LAURE, *à Paul.*

Vous êtes avec moi d'un flegme qui m'étonne...
C'est affreux ! Tout le monde aujourd'hui m'abandonne !

PAUL, *regardant à sa montre.*

(*A part.*) (*haut.*)

Dans une heure!.. Eh bien! Laure.... à présent me voici.
Causons... *(à part)* empêchons-la de demeurer ici.

LAURE.

De vos petits secrets je ne suis pas la dupe :
C'est l'aimable filleule encor qui vous occupe?

PAUL.

Tu n'en parles jamais qu'avec un ton d'aigreur...
Je te l'ai déjà dit, ce n'est pas bien, ma sœur.

LAURE.

De vos leçons, monsieur, je vous suis obligée.
Vous trouvez bien alors que votre protégée
Se permette d'ouvrir les lettres qu'on m'écrit?

PAUL, *riant.*

C'est un enfantillage, au fond, et l'on en rit.

LAURE.

Ne prenez point à cœur ce qui choque les autres!
Riez, riez..! bientôt elle ouvrira les vôtres.

PAUL, *riant.*

Les miennes?.. pour cela, ma sœur, je ne crains rien.
Les lettres d'un garçon?.. je l'en défierais bien!

(*Regardant à sa montre.*)

Laure, tu dois sortir?..

LAURE.

Eloignez-moi, mon frère.
Vous ignorez quel mal vous venez de me faire.

PAUL.

Comment?

LAURE.

Par une crainte, une prévention
Dont vous me remplissiez l'imagination,
Sachez que vous m'avez gravement compromise.
On demande ma main, et, par une méprise
Dont je rougis encor, devant, à mon avis,
Refuser le baron... j'ai refusé son fils.

PAUL.

Vraiment?.. ah! je conçois que cela te chagrine!..
(*En confidence.*)
Je vais, en ta faveur, intéresser Pauline...
(*Laure fait un mouvement de dédain.*)
Elle arrangera tout. Sors pour quelques instans...
Pauline doit venir en ce lieu... je l'attends...
On vient... serait-ce? O ciel! encor ce vieux notaire!
(*à part.*)
Mais chut!.. il est aussi le caissier de mon père,
Et je pourrais un jour avoir besoin de lui.
Ne le brusquons pas trop; déguisons notre ennui.

SCÈNE XII.

LAURE, M. RICHOMME, PAUL.

M. RICHOMME, *avec de grands saluts.*

Votre humble serviteur, Monsieur... Mademoiselle...

PAUL.

Bonjour, monsieur Richomme. Eh bien! quelle nouvelle?
Vous venez à mon père apporter de l'argent?

M. RICHOMME.

Non, Monsieur; ce n'est pas cela précisément
Qui m'amène; avec lui j'ai réglé tous mes comptes.

PAUL, *riant.*

Tant pis! nous aurions pu toucher quelques à-comptes.

M. RICHOMME.

Je ne dispose pas ainsi de ses deniers.

PAUL, *sans réflexion.*

Bah!.. ne serons-nous pas un jour ses héritiers?

M. RICHOMME.

La fortune trahit souvent nos espérances,
Et l'on doit sagement en consulter les chances.
Votre père, encor jeune et maître de son bien,
Pourrait...

PAUL.

Je vous comprends; mais il n'en fera rien.
Non, il nous aime trop pour avoir cette idée.

M. RICHOMME.

Votre assurance, au moins, est-elle bien fondée?
Votre père vous aime, et beaucoup!.. mais l'amour
Qu'il a pour vous est-il payé d'un vrai retour?..
Et si votre tendresse était mise à l'épreuve,
De votre dévouement aurait-il une preuve?

LAURE.

Vous m'étonnez, Monsieur, par cette question.

M. RICHOMME.

Je vais donc m'acquitter de la commission
Que l'on a bien voulu confier à mon zèle,
Et vous apprendre enfin une grande nouvelle...
Qui doit vous enchanter!.. puisque, selon vos vœux,
Votre père a trouvé le moyen d'être heureux.
Le soin de sa maison, celui de sa fortune,
Lui causaient dès long-temps une gène importune...

PAUL.

Qu'entends-je ?.. voudrait-il m'en charger, par hasard ?

M. RICHOMME.

Non, non. . . mais il vous donne...

PAUL.

A chacun notre part ?

M. RICHOMME.

Pas du tout, il vous donne une seconde mère. . .
Qui veillera pour lui...

LAURE.

Que dites-vous ?

PAUL.

Mon père
De se remarier aurait le projet ?. . .

M. RICHOMME.

Non.
Ce projet a reçu son exécution.

PAUL *et* LAURE, *confondus*, *interdits*, *ensemble.*

Cela n'est pas possible !. . .

M. RICHOMME.

Eh bien ?. . ce mariage
Qui fera son bonheur. . . déjà vous porte ombrage ?

PAUL.

Non, ma sœur... c'est un conte ! On veut nous effrayer.

M. RICHOMME.

C'est un fait, et je puis vous le certifier.
Tous deux, pourtant, calmez vos craintes. La personne
Que son choix a fixée, est douce, aimable, bonne,
Sage et modeste, elle a des goûts simples, bornés,
Mille vertus enfin !. . .

PAUL.

Nous voilà ruinés !

LAURE.

Mais son nom ?

PAUL.

Oui, son nom, son nom ? monsieur Richomme.

M. RICHOMME.

C'est juste, il faut vous dire au moins comment se nomme
Celle dont les attraits, le magique pouvoir,
Ont su... Mais elle vient et vous allez la voir.

SCÈNE XIII.

M. et Mme DE VERVILLE, LAURENT, Mme DUCLOS, PAUL, LAURE, le père LAROCHE, JEANNE, GENEVIÈVE; groupes de Villageois et Villageoises de tout âge; tous les Domestiques du Château.

(*Tout a un air de fête. La mise de madame de Verville est d'une élégante simplicité. Madame Duclos est parée de ses plus beaux atours ; les jeunes filles du village ont des bouquets à la main. On arrive par la porte du milieu qui donne sur les jardins. M. et madame de Verville paraissent, aux acclamations des villageois qui les entourent, et au bruit de vingt ou trente coups de fusils tirés dans le parc, par les paysans, en signe de réjouissance.*)

TOUS LES VILLAGEOIS *s'écrient :*

Vivent, vivent madame et monsieur de Verville !

LAURE et PAUL, *frappés du plus grand étonnement, s'écrient en même temps.*

Pauline !..

LAURE, *interdite.*

Est-il possible ?

PAUL, *confondu.*

Avec cet air tranquille !

LAROCHE, *à M. de Verville.*

Nous vous félicitons, Monsieur, de tout not' cœur.

JEANNE.

J'vous aurions défié de faire un choix meilleur.

GENEVIEVE, *naïvement, à Pauline.*

Puissé-je, si jamais on me met en ménage,
Être heureuse autant qu'vous ! J'n'en veux pas davantage.

(Toutes les jeunes filles offrent leurs bouquets à Pauline.)

M. DE VERVILLE, *donnant la main à quelques paysans.*

Mon cœur, avec plaisir, reçoit vos complimens.

PAULINE.

Conservez-nous toujours les mêmes sentimens.
(Donnant une bourse à madame Duclos.)
Ma bonne, prends cet or, et donne à tout le monde,
Donne, n'epargne rien ; mais, en faisant la ronde,
Songe aux plus malheureux, ce sont mes protégés.

Mme DUCLOS.

Ceux-là, je le promets, seront bien partagés.

M. DE VERVILLE.

Consacrez ce beau jour à la joie, à la danse...
— Laurent, dispose tout ; agis en conséquence,
Et veille à ce que rien ne manque à tes danseurs.

LAURENT, *donnant la main à madame Duclos, qui se pavane.*

De la fète c'est nous qui ferons les honneurs.

Mme DUCLOS, *d'un sérieux comique.*

Monsieur Laurent...

LAURENT, *l'imitant.*

Madame, en cette circonstance,
(Il fait signe de danser.)
On peut... Je vous retiens pour une contredanse.

Mme DUCLOS.

Le menuet jadis avait bien de l'attrait!

LAURENT.

Vous n'avez qu'à parler, va pour un menuet!

M. DE VERVILLE *à Laure qui, au milieu de cette allégresse, reste encore muette de surprise.*

J'excuse en ce moment votre silence, Laure...
— Le vôtre aussi, mon fils.

PAULINE, *avec autant de grâce que d'aisance.*

Oui, l'on me boude encore...
Attendons, si j'en crois mes doux pressentimens,
Ce mouvement d'humeur ne tiendra pas long-temps;
Nous faisons aujourd'hui quelques cérémonies...
Mais demain, nous serons les meilleures amies!

(Elle serre la main de Laure.)

(En ce moment, on entend au loin un air de contredanse.)

— Qu'entends-je?..

LAURENT.

C'est le bruit des joyeux instrumens,
Le signal du plaisir!.. suivez-nous, jeunes gens.

PAULINE, *gaîment.*

Je veux ouvrir le bal. Un jour de mariage,
Ne pas danser, serait déroger à l'usage.

(A M. de Verville.)

Vous me le permettez, mon ami, n'est-ce pas?..
C'est pour ces bonnes gens, seulement quelques pas.
—Mais j'oublie un objet d'assez grande importance.
Il me faut un danseur...

(A Paul, dont la contenance est fort embarrassée.)

Vous nous suivrez, je pense?

(Paul s'incline légèrement.)

Un officier français doit se montrer, pour nous,

Aussi galant que brave, et je compte sur vous.

(Elle se retourne aussitôt, sans donner à Paul le temps de lui répondre; elle prend le bras de M. de Verville, et sort avec lui, entourée de tous les villageois, qui s'écrient :

Vive not' bonne maîtresse!

(Laure et Paul restent seuls, Laure à l'extrémité de l'avant-scène à gauche, et Paul à droite; tous deux, encore stupéfaits, demeurent un moment sans oser se regarder.)

SCENE XIV.

LAURE, PAUL.

LAURE, *rompant le silence la première.*

Il est donc vrai, mon frère!..

PAUL, *confus.*

Oui, que trop vrai!.. Pauline est notre belle-mère!

LAURE.

Me direz-vous encor : « Tais-toi, ma sœur, tais-toi,
« C'est la prévention qui t'aveugle!.. »

PAUL.

Ma foi...
Je suis anéanti!.. — Les femmes! oh! les femmes!..
Pour la ruse et l'adresse, honneur à vous, mesdames!
(Il va pour sortir.)

LAURE, *vivement.*

Paul, où vas-tu?..

PAUL.

Je vais... parbleu, je vais danser...
Puisque l'on n'attend plus que moi pour commencer.

LAURE.

En vérité!.. j'admire ici votre courage!

PAUL.

Eh! quand je me tuerais, en serais-je plus sage?

—Elle compte sur moi pour lui donner la main,

(Riant.)

Je m'en vais à la danse oublier mon chagrin.

(Il s'échappe en courant.)

Au revoir, ma sœur.

SCÈNE XV.

LAURE, *profondément émue.*

Paul!..—Il me quitte! il me laisse
Solitaire en ce lieu, livrée à ma tristesse!
Eh bien! oui qu'il s'éloigne! et que, dans mon malheur,
Je puisse au moins pleurer pour soulager mon cœur!

(Prêtant l'oreille aux airs de contredanse qui se font entendre dans l'intérieur du parc.)

Tout le monde, là-bas, s'abandonne à la joie...
Ici, désespérée, à la douleur en proie,
Je jette vainement les yeux autour de moi...
Tout est muet ...tout semble augmenter mon effroi!...

(Prêtant encore l'oreille au bruit de la musique.)

Leur gaîté me fait mal!..

(Revenant à ses réflexions.)

A quoi dois-je m'attendre?..
De Pauline mon sort va sans doute dépendre,
Et j'ai pu dédaigner les offres du baron!
—Pour la première fois, je sens que ma raison...

(Elle pleure, la musique du parc continue, elle écoute de nouveau.)

— Toujours cette musique!... elle accroît ma souffrance!
— Et puis, mon frère est là... qui s'anime... qui danse!
Léger, inconséquent... il ose tout braver!...
— Je n'y peux plus tenir... allons le retrouver.

(Elle sort et gagne la tête du parc où l'on est rassemblé.)

ACTE V.

(Même décoration.)

SCÈNE Ire

PAUL, *gaîment.*

Vivat ! quelle gaîté le mariage inspire !..
Le premier jour surtout ! Ma foi, Laure a beau dire,
Je n'ai pu résister au transport général !...
Et puis, comment ne pas céder !... j'ouvrais le bal
(*Se reprenant.*)
Avec Pauline !... avec... madame de Verville.
Doucement !... refuser eût été difficile ;
Elle avait une grâce, une aisance, un maintien !
Je n'aurais jamais cru qu'elle dansât si bien.

(*Laure arrive lentement par le fond, et comme accablée de tristesse.*)

SCÈNE II.

LAURE, PAUL.

PAUL.

Ah ! c'est toi ! tu reviens déjà, ma pauvre Laure,
Et, malgré mes conseils, te voilà triste encore !
Réfléchis donc, ma sœur ... à quoi bon t'affliger?
Puisque le mal est fait il n'y faut plus songer.

LAURE.

Pour voir ce qui se passe avec indifférence,
Je n'ai ni votre esprit, ni votre insouciance,

Mon frère. Ma douleur éclate à tous les yeux,
J'ai dû fuir les regards d'un monde curieux,
Mais qui ne saurait lire au fond de ma pensée
La cause du tourment dont je suis oppressée.

PAUL.

La cause... entre nous... c'est... un peu de vanité.

LAURE.

Mon frère..!

PAUL.

On a blessé ta petite fierté !...
Allons, je n'aime pas que Laure soit boudeuse :
Imite-moi, ma chère, et sois plus courageuse;
Regarde... J'ai déjà pris mon parti gaîment.
Au fait, je ne vois rien dans cet évènement
Qui nous doive causer de si vives allarmes.
Au contraire, ma sœur... j'y trouve certains charmes,
Quelque chose de gai, de piquant et de neuf.
Oui... mon père, d'abord, s'ennuyait d'être veuf,
Et, puisqu'il a tant fait que de prendre une femme,
J'avouerai que son choix ne mérite aucun blâme;
A part quelques motifs qui l'ont déterminé,
Je l'approuve bien plus que s'il nous eût donné
Une marâtre... dure, impertinente... altière...
Comme l'on en voit tant !... Mais une belle-mère
De vingt ans !... c'est charmant !... et d'avance je ris,
En songeant qu'elle va m'appeler... son cher fils!
La vois-tu, transformée en mère de famille,
Et te donnant, à toi, le doux nom de sa fille!

LAURE.

Ce ton de raillerie.... Ah ! Paul !... épargnez-moi !

PAUL.

Je ne raille point... non... et je suis sûr que, toi,
Laure, tu finiras par lui rendre justice.

LAURE.

Ah ! vos réflexions me mettent au supplice.
Tant de légèreté !... Paul !... et dans quel moment !

PAUL, *avec une certaine ironie.*

Faut-il changer de ton ? Veux-tu du sentiment ?

LAURE, *se levant.*

Mon frère, c'en est trop !.. cessez un tel langage,
Réprimez un discours qui m'afflige et m'outrage !
Dans ce cruel moment si vous voyez mon cœur,
Inquiet, agité, pénétré de douleur....
A feindre ces tourmens pensez-vous qu'il s'abaisse ?..
Non, Paul, non, c'est qu'il cède au remords qui le presse ;
C'est que je sens combien nous avons mérité
D'être punis cent fois par un père irrité !
Nous devions embellir l'automne de sa vie,
Et la tranquillité par nous lui fut ravie ;
Nous ne lui préparions que des maux, des regrets ;
L'abandon a payé son amour, ses bienfaits,
Et nous l'avons forcé, par notre indifférence,
A chercher loin de nous cette douce existence,
Le repos, le bonheur et les soins caressans
Qu'il ne devait trouver qu'auprès de ses enfans.

PAUL, *d'un ton furieux.*

Il doit à d'autres soins le sort heureux qu'il goûte,
Mais Laure... à qui la faute ?

LAURE.

A vous !

PAUL, *piqué.*

A moi?

LAURE.

Sans doute.

Loin de me corriger de mes défauts, c'est vous,
C'est votre exemple seul qui les aggravait tous;
Et si je commettais quelques inconséquences,
Vous les encouragiez par vos extravagances.

SCÈNE III.

LAURE, PAUL, PAULINE.

PAULINE, *venant par le fond de droite.*

(*A part.*)
Qu'entends-je... on se querelle!
(*Elle demeure au fond et écoute.*)

PAUL.

Ah! je trouve plaisant
Que ce soit une sœur qui m'accuse à présent!

PAULINE, *dans le fond.*

Ecoutons.

PAUL.

Contre moi, j'en fais l'aveu sincère,
J'ai bien pu quelque fois indisposer mon père,
Oui, mais, en même temps, on pourrait avouer
Que de Laure il n'eut pas toujours à se louer.

LAURE, *vivement.*

Il s'est plaint mille fois de votre étourderie.

PAUL, *de même.*

Mille fois il s'est plaint de ta coquetterie.

LAURE.

Il fut scandalisé quant il sut, qu'à Paris,
Vous aviez des chevaux, des grooms, des tilburys.

PAUL.

Il était offusqué de tes folles dépenses
En peinture, en musique, en romans et romances ;
Et ton charmant boudoir l'a tellement fâché,
Qu'hier il en a fait enlever la psyché.

LAURE.

Répondez franchement, prétendiez-vous lui plaire
En voulant renoncer à l'état militaire,
A la gloire, aux honneurs qu'on y peut acquérir,
Pour briller dans le monde et chercher le plaisir?

PAUL.

Et toi, croyais-tu donc lui plaire mieux encore,
En lisant Buc-Jargal, Plick Plock, Farruck-le-Maure?

LAURE.

Avez-vous oublié vos créanciers, enfin?

PAUL.

Non, car je les ai vus arriver ce matin..
(*Avec émotion.*)
Mais, de grâce...cessons une dispute vaine;
Tes reproches, ma sœur, me font beaucoup de peine...

LAURE *émue à son tour.*

Mon frère!...

PAUL, *la voyant pleurer.*

Malgré moi je me suis emporté,
Chère Laure, pardonne à ma vivacité.

LAURE, *plus émue.*

Ah! mon ami, tous deux nous sommes bien coupables!

PAUL.

Nos torts sont-ils si grands qu'ils soient irréparables?

LAURE.

Corrigeons-nous.

PAUL.

Fort bien.

LAURE.

Unissons nos efforts.

PAUL.

Oui.

LAURE.

D'abord, promets-moi de rejoindre ton corps.

PAUL.

Mon père le désire, et je m'y détermine...
A ton tour, promets-moi, Laure, d'aimer Pauline,
Oui, si de son bonheur ton cœur n'est plus jaloux,
Mon père, j'en suis sûr, oubliera son courroux.

LAURE.

Ah! je veux lui jurer une amitié fidèle!

PAUL.

A merveille!

PAULINE, *à part.*

Avançons, il en est temps.

(*Elle s'avance.*)

LAURE et PAUL, *l'apercevant, se séparent, en s'écriant tous deux.*

C'est elle!

PAULINE.

Eh bien! vous me fuyez? vous restez interdits?..

PAUL *à part.*

C'est singulier, j'éprouve, en la voyant...

PAULINE.

Mon fils...

J'ai reçu ce matin, non sans quelque surprise,
Une lettre de vous, que Laurent m'a remise...

PAUL, *embarrassé.*

Madame... j'ignorais...

PAULINE.

Je vous devais aussi
Une explication bien franche, et la voici :
Vous lirez ce papier qui contient ma réponse.
Tenez.

PAUL.

C'est mon arrêt, sans doute, qu'il m'annonce !

PAULINE.

Cet arrêt, entre nous, n'est pas trop rigoureux :
Au contraire, il ne tend qu'à combler tous nos vœux,
Et si vous m'aimez, Paul, votre cœur, je l'espère,
Cèdera sans murmure aux conseils d'une mère.

(*Paul, confus, salue avec un grand respect et se retire.*)

SCÈNE IV.

LAURE, PAULINE.

PAULINE *se retournant vers Laure, dont l'émotion augmente toujours.*

Vous ne me dites rien, à moi, moi, votre sœur?
Est-ce que ma présence inspire la frayeur?..
Mes bras vous sont ouverts: qui vous retient encore?..
Ah! de grâce, venez, venez m'embrasser, Laure!
Vous souffrez, je le vois, de vous contraindre ainsi.

(*Laure suffoquée, et ne pouvant exprimer une parole, court se précipiter dans les bras de Pauline, et cache ses larmes dans son sein.*)

PAULINE, *vivement émue à son tour.*

Laure, si vous pleurez, je vais pleurer aussi !

LAURE.

Madame !...

PAULINE, *la pressant contre son cœur.*

Non... non... non... dites : ma bonne amie !

LAURE, *l'embrassant.*

Ma bonne amie !

PAULINE, *avec transport.*

Oui, Laure !.. et pour toute la vie !
De vos débats ici je viens d'être témoin,
De ces touchans aveux mon cœur avait besoin ;
Vos chagrins, vos regrets, votre aimable querelle,
Ce serment de m'aimer d'une amitié fidelle,
Tout a justifié, dans ce moment si doux,
Mon espoir, et le bien que je pensais de vous !

(*Elles s'embrassent encore toutes deux.*)

Mais, peut-etre, en secret m'accusez-vous, ma chère,
Des rigueurs qu'exerça contre vous votre père ?...
Ah ! tout ce qui s'est fait, et qui vous a déplu,
Ce n'est pas moi, c'est lui seul qui l'a voulu ;
Son but était louable, et, soumise moi-même,
Laure, j'ai dû remplir sa volonté suprême.

LAURE.

Pauline me pardonne, et devient mon appui ..
Mais mon père !... comment lever les yeux sur lui ?

SCÈNE V.

LAURE, PAULINE, Mme DUCLOS.

Mme DUCLOS.

Madame ?...

PAULINE, *se retournant.*

Mon mari me demande?

Mme DUCLOS.

Oui, madame,
Il s'ennuie aussitôt qu'il est loin de sa femme,
Et sa gaîté revient dès que vous paraissez.

PAULINE.

Comment ne pas répondre à ses soins empressés?
Je cours le retrouver, de peur qu'il ne me gronde...
Vous, Laure, demeurez. — Le baron de Vilmonde
Ne sera pas long-temps sans venir nous revoir,
Demeurez pour l'attendre, et pour le recevoir.

LAURE.

Le baron de Vilmonde!... Ah! je crains sa présence!

PAULINE.

Allons, ma bonne amie, un peu de complaisance,
Et ne lui montrez pas une timidité
Qu'il pourrait prendre encor pour... de la vanité.
— Une paix importante aussi nous reste à faire:
Je vais y préparer le cœur de votre père,
Votre cause est la mienne... ah! ne redoutez rien,
Et fiez-vous à moi : je la plaiderai bien.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LAURE, Mme DUCLOS.

LAURE.

Et j'ai pu soupçonner l'amitié de Pauline!...

Mme DUCLOS, *regardant Pauline s'en aller.*

Ah Dieu! qu'elle est gentille... et qu'elle a bonne mine!
Vous lui prêtiez des torts qu'elle n'a jamais eus!

LAURE.

Ah! madame Duclos, je ne l'accuse plus!

Mme DUCLOS.

Votre père, affligé de votre indifférence...

LAURE.

Mon père! ..oh oui! j'ai dû lasser sa patience.

Mme DUCLOS.

Méditez la leçon qu'il vient de vous donner :
Un père est indulgent, il aime à pardonner.

LAURE.

A lui plaire je veux appliquer mon étude,
Je veux qu'il sache, au moins, que de l'ingratitude,
Mon cœur jamais, jamais, n'a connu la noirceur.

Mme DUCLOS.

Non, non, ce vice affreux n'est point dans votre cœur;
Le mal vient des écarts d'une tête légère;
Eh bien! soi-même, on peut vaincre son caractère.
Il faut dompter le vôtre, et je crois, après tout,
Qu'avec quelques efforts vous en viendrez à bout.

LAURE.

Ah! j'y veux employer ma force et mon courage!

Mme DUCLOS.

J'entends...

LAURE.

C'est le baron!

SCÈNE VII.

Mme **DUCLOS**, le Baron **DE VILMONDE**, **LAURE**.

LE BARON.

Ma foi! je suis en nage...
(Il s'essuie le front.)

LAURE, *avec empressement.*

Vous êtes fatigué, monsieur le baron?

LE BARON.

Oui,

Je n'ai pas encor pris de repos aujourd'hui.

LAURE, *se hâtant de lui offrir un fauteuil.*

Asseyez-vous.

LE BARON *étonné et s'asseyant.*

(*A part*) Oh! oh! comme elle est radoucie!

(*haut*)

Mais, madame Duclos... dites-moi, je vous prie...
Que se passe-t-il donc chez vous? J'ai vu là-bas,
En traversant le parc, des danses, des ébats...
C'étaient des cris, un bruit, une joie, un tapage!..

Mme DUCLOS, *avec hésitation.*

Ah! c'est que...

LE BARON.

C'est que...quoi?

Mme DUCLOS.

C'est.. c'est fête au village.

LE BARON.

C'est fête, dites-vous?.. à quelle occasion?

Mme DUCLOS, *souriant.*

Vous le saurez bientôt. (*A part*) Point d'indiscrétion.

LE BARON.

Que fait pendant ce temps notre aimable orpheline?
Annoncez ma visite à la jeune Pauline :
Je voudrais lui parler.

Mme DUCLOS, *avec un rire malin.*

Parler à qui?

LE BARON.

Parbleu !..

A Pauline.

Mme DUCLOS.

A... Pauline ?..

LE BARON.

Ah ça ! mais... est-ce un jeu?
Combien de fois encor faudra-t-il le redire ?
Vous moquez-vous de moi ?.. vous avez l'air de rire !

Mme DUCLOS.

Je ris... c'est vrai, Monsieur, et vous rirez aussi...
Je cours la prévenir que vous êtes ici.
(*A part, s'en allant.*)
Il vaut mieux que madame elle-même l'instruise,
Et, puisse au moins jouir de toute sa surprise.

SCÈNE VIII.

LAURE, le Baron DE VILMONDE.

LE BARON, *à Laure qui est un peu honteuse.*

Eh bien ?.. nous voilà seuls... et nous pouvons causer,
Ma chère, avez-vous peur encor de m'épouser ?
Verville de mon plan vous a-t-il informée ?..
(*Il se lève.*)
Allons, levez les yeux, ma colère est calmée.
J'aime assez qu'on soit vif, et j'excuse un défaut
Dont le temps nous guérit toujours beaucoup trop tôt.

LAURE.

Monsieur, combien j'ai dû vous paraître coupable !

LE BARON.

Bah ! à votre âge, moi, j'étais pire qu'un diable !
Aujourd'hui même, en fait de calme et de raison,

Je l'avoue, il s'en faut que je sois un Caton.
Mon fils, à cet égard, ne me ressemble guères,
Les enfans, à présent, n'ont plus rien de leurs pères!
Cependant, il vous aime, il m'en a fait l'aveu,
Et c'est cet amour-là qui me rassure un peu,
Car, s'il est vrai qu'il songe aux moyens de vous plaire,
Il doit régler ses goûts sur votre caractère,
Le *moyen-âge*, alors, sera mis de côté,
Et vous rendrez mon fils à la société.

LAURE.

Je suis confuse encor de tant de bienveillance,
Monsieur .. vous me jugez avec trop d'indulgence,
En vain je chercherais à me justifier;
Hélas! ma faute est grande, et je dois l'expier.

LE BARON.

Que veut dire? parlez, quelle faute est la vôtre?
Mon fils veut être à vous, en aimez-vous un autre?
Ses désirs seraient-ils contraires à vos vœux?

LAURE.

Non, je m'honorerais de former de tels nœuds,
Mais un événement que l'on va vous apprendre,
Auquel, je l'avouerai, j'étais loin de m'attendre,
A trompé mon espoir, changé mon avenir....
Mon père à votre fils ne voudra point m'unir?

LE BARON.

Comment donc? entre nous la chose est décidée,
Et je voudrais bien voir qu'il eût changé d'idée.
Non, non, Eugène aura cent mille écus comptant:
Que Verville, à peu près, vous en en accorde autant,
Et nous aurons bientôt terminé cette affaire;
Soyez tranquille.

SCÈNE IX.

LAURE, PAULINE, le Baron DE VILMONDE.

PAULINE, *allant droit à Laure.*

Laure, allez chez votre père :
Que tout en ce beau jour concoure à son bonheur,
Allez, il vous attend, ouvrez-lui votre cœur.

(Elle l'embrasse, lui serre la main, la quitte, et revient vers le baron, en lui faisant une révérence.)

SCÈNE X.

PAULINE, le Baron DE VILMONDE.

PAULINE.

On m'avait annoncé votre retour.

LE BARON.

Pauline!...

(Surpris de son changement de toilette.)
Comme vous êtes belle ! Ah !... ma chère voisine,
Ce petit air coquet.....

PAULINE.

Vous déplaît ?... sans mentir.

LE BARON.

Non, non, non ! au contraire, il vous sied à ravir.
Prenez garde pourtant d'être un peu trop jolie ;
Nos dames de château vous porteraient envie,
Et vous savez qu'il faut ménager leur orgueil.

PAULINE, *souriant.*

Il m'est aisé, je crois, d'éviter cet écueil...
Mes goûts seront toujours les mêmes, et, pour plaire,
Je me pare aujourd'hui, par extraordinaire.

LE BARON.

Oui, c'est fête au village, on me l'a dit. — Tant mieux !
Vous devez vous attendre à charmer tous les yeux.

PAULINE.

Mais, monsieur le baron, quelle galanterie !...

LE BARON.

Ma foi, je rajeunis, c'est vrai: sans flatterie,
C'est vous qui produisez ce miracle étonnant!

PAULINE.

Occupons-nous d'abord d'un objet important...

LE BARON.

De l'hymen projeté de Laure avec Eugène ?..
C'est chose faite. — Paul m'a donné plus de peine.
A la guerre on n'est pas toujours expéditif;
Mais enfin le ministre a tranché dans le vif,
D'urgence il a signé devant moi cette lettre...
Le jeune Paul, à qui vous pouvez la remettre,
Est nommé capitaine et demain cet emploi
Lui sera confirmé par un brevet du roi.

PAULINE.

On n'a pas plus de zèle, et je vous remercie!

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

PAULINE, le Baron DE VILMONDE, M. DE VERVILLE, LAURE, PAUL, Mme DUCLOS, LAURENT.

(*Madame Duclos porte, en entrant, une cassette, celle qui a paru au troisième acte, et la dépose sur la table.*)

M. DE VERVILLE, *entre ses deux enfans.*
(*A Pauline.*)

Je vous ramène Laure et Paul, ma chère amie.
(*Voyant le Baron.*)
— Ah! c'est toi! tu reviens, baron, fort à-propos.

LE BARON.

Oui, c'est moi, me voilà... toujours leste et dispos !..
Pour servir mes amis, je vas, je cours, je vole...
Et, lorsque je promets, au moins je tiens parole.

M DE VERVILLE.

Au temps où nous vivons l'on n'agit pas si bien :
L'on nous promet beaucoup, et l'on ne nous tient rien.
— Pauline, il est pourtant, il est une promesse
A laquelle se fie aujourd'hui ma tendresse.
Par son repentir, Laure a recouvré mon cœur ;
De sa conduite Paul a reconnu l'erreur ;
Tous deux de leur amour m'ont donné l'assurance,
Et ne trahiront plus cette douce espérance,
J'aime à le croire, au moins.

PAUL.

Je t'en fais le serment !
— Laurent, je pars demain...

LAURENT.

Pour...

PAUL.

Pour le régiment.

PAULINE.

Ce projet, qu'il faut suivre avec persévérance,
Monsieur, va recevoir déjà sa récompense...
(Elle lui donne la lettre du ministre.)
Lisez :

PAUL.

Que vois-je ?..Eh ! quoi ? sans l'avoir demandé ?..

PAULINE.

Vous méritiez ce grade, il vous est accordé.

LAURENT, *regardant la lettre.*

Capitaine !..ah ! Monsieur, je serai du voyage.

PAULINE, *à Paul.*

C'est un engagement pour devenir plus sage.
Vous oublierez Paris. . .et, grâce à ces papiers,
(*Elle lui remet confidentiellement une liasse de quittances et de billets à ordre.*)
Vous n'aurez plus la guerre avec vos créanciers.

PAUL, *reconnaissant ses billets.*

Pauline !. .il se pourrait ?. .
(*Avec énergie.*)
Ah ! ma raison s'éveille !. .
Et j'entends, je bénis la voix qui me conseille.
Mon esprit seul a pu se laisser égarer ;
Mon cœur, je le promets, saura tout réparer !
(*Il baise respectueusement la main de Pauline.*)

PAULINE, *allant vers Laure.*

Venez, j'ai quelque chose aussi, Laure, à vous dire :
Au don de votre main monsieur Eugène aspire,
Êtes-vous disposée à former ce lien ?

LAURE.

J'ai pu le désirer, je n'espère plus rien.

LE BARON.

(*A M. de Verville.*)
Pourquoi donc ? j'y consens...et toi, sans plus attendre...

LAURE, *avec crainte.*

A de si grands bienfaits je n'ose plus prétendre.
Mon sort dépend de vous. . .

PAULINE.

Pourquoi cette frayeur ?
Pensez-vous que Pauline ait oublié sa sœur ?. .
(*Elle court à la cassette, l'ouvre, et en sort un papier qu'elle donne à Laure.*)
Avant de contracter un nouveau mariage,

De ses biens votre père a réglé le partage,
Et voici votre dot.

LE BARON.

Alors, tout est conclu :
Eugène vous épouse, embrassons-nous, ma bru.

LAURE.

Ah! monsieur le baron!..Pauline!..et toi, mon père!..

PAULINE.

Il jouit des heureux que son cœur vient de faire,
Et, pour présent de noce, il veut que, de sa main,
L'aimable fiancée accepte cet écrin.

(*Elle lui donne l'écrin de diamans qu'elle a reçu de M. de Verville.*)

M. DE VERVILLE.

Pauline...

PAULINE, *à part, à M. de Verville.*

Il est à moi, souffrez que j'en dispose ;
Je double, en le donnant, le plaisir qu'il me cause.

M. DE VERVILLE.

Je ne puis donc vous vaincre en générosité?

PAULINE.

Par vous je contribue à leur félicité.

PAUL, *à Laure.*

Tu vas être baronne.. Eh bien! t'ai-je trompée?..
Pour moi j'aurai mon titre au bout de mon épée.

M. DE VERVILLE *à Paul.*

Une seconde part, mon fils, vous appartient...

PAUL.

La troisième a trouvé l'emploi qui lui convient...
Mon père, sois heureux! tes beaux jours vont renaître!

LE BARON.

Vous êtes tous contens ?

M. DE VERVILLE.

Eh ! comment ne pas l'être?
De ton zèle, baron, j'ai tant à me louer !

LE BARON.

Ma foi, mon cher ami, je dois te l'avouer,
Plus je connais Pauline, et plus je l'apprécie.
Cette personne aimable, indulgente et jolie,
Dont je m'entretenais avec toi ce matin,
Que l'hymen doit unir à mon heureux destin,
C'est elle... la voilà !

M. DE VERVILLE.

C'est elle?.. qui ?

LE BARON.

Pauline.
Te l'ai-je trop vantée?.. Allons, juge, examine,
Tu vas, j'en suis bien sûr, être de mon avis.

M. DE VERVILLE.

Je ne te comprends pas... qu'est-ce que tu me dis?
Voyons.

LE BARON.

Je dis que c'est Pauline, et je l'épouse...
Eh bien ! mais on dirait que ton ame est jalouse !

M. DE VERVILLE.

Quoi, tu veux épouser ma femme ?

LE BARON.

Hein?.. comment !

M. DE VERVILLE.

Pauline m'appartient.

LE BARON.

Qu'entends-je? et depuis quand?
Ah! ne plaisantons pas là-dessus, je t'en prie.

M. DE VERVILLE.

Mais ce n'est pas non plus une plaisanterie...
Demande à mes enfans.

PAUL, *souriant.*

Oui, monsieur le baron.

LAURE, *avec crainte.*

Oui, monsieur le baron.

LE BARON.

Je n'en crois rien, non, non!

PAUL.

Rien n'est plus vrai, pourtant. Félicitez mon père:
Son aimable filleule est notre belle-mère,
Et nos cœurs désormais lui vont être soumis.

LE BARON, *interdit, à Pauline.*

Vous m'avez donc trompé?..

PAULINE.

Que vous ai-je promis?..
Persuadé qu'ici je n'étais pas heureuse,
Vous m'avez fait hier une offre généreuse;
J'ai dû, pour y répondre, attendre que, du moins,
Vos yeux de mon bonheur pussent être témoins;
Vous aimiez l'orpheline...humble dans cet asile,
Vous aimerez encor madame de Verville!

LE BARON.

Il le faut bien, malgré le dépit que j'en ai.
Allons, à rester veuf me voilà condamné!
Maladroit!.. Sois heureux, va, je te le conseille

Et ne t'en voudrai point. Une femme pareille,
Mon cher, est un trésor que l'on garde pour soi.
Bien des gens, à ta place, auraient fait comme toi.

(*A Paul.*)

Pour vous, n'oubliez point, monsieur le capitaine,
Qu'il n'est point de fortune où la valeur ne mène.
Servez, illustrez-vous en défendant l'état.
Fabert de son pays était parti soldat;
Catinat dut son rang à sa noble conduite,
Et Vauban s'éleva par son propre mérite.
Il en est mille encore que l'on vous citerait.
Tous nos vieux maréchaux ont porté le mousquet.
Élève de Saint-Cyr, enfin, qu'il vous souvienne
De l'Homme qu'a produit l'école de Brienne.

(*A Laure.*)

La raison est un fruit que le temps doit mûrir,
Mais à certains devoirs il faut s'assujettir.
Comme elle, soyez bonne, indulgente, modeste,
Et... c'est mon fils, demain, qui vous dira le reste.

FIN.

ROUEN. IMPRIMÉ CHEZ NICÉTAS PERIAUX,
Rue de la Vicomté, 55.